**LCL SEPTIER**CID 5^{ème} promotion

Division D, Groupe 4

Mémoire de stratégie

Réveil brutal au pays du « matin calme »



Sujet :

La mise en œuvre de la surprise dans un conflit récent de haute intensité : la guerre de Corée pendant l'année 1950.



Le combattant subit toutes les rigueurs du climat coréen

Table des matières

INTRODUCTION	1
1. UN CONFLIT « SURPRENANT ».....	2
1.1 DEUX SURPRISES STRATÉGIQUES : LES ATTAQUES NORD-CORÉENNES ET CHINOISES	2
1.1.1 <i>L'attaque nord-coréenne (carte N°2)</i>	2
1.1.2 <i>L'attaque chinoise (carte N°3)</i>	3
1.2 UNE SURPRISE OPÉRATIVE, INCHON (CARTE N°4 ET 5).....	4
1.3 UNE SURPRISE TECHNIQUE, L'INVULNÉRABILITÉ DU T34 FACE AU BAZOOKA DE 2,36''	5
1.4 UN EXEMPLE DE SURPRISE TACTIQUE, «TAEJON » (CARTES N°5 ET SURTOUT N°6)	5
2. LE RÔLE DES DIFFÉRENTES COMPOSANTES D'ARMÉES DANS LA GESTION DE LA SURPRISE	7
2.1 IMPORTANCE RELATIVE ET LIMITES DE LA RÉACTIVITÉ DES DIFFÉRENTES COMPOSANTES D'ARMÉES DANS LA GESTION DE LA SURPRISE	7
2.1.1 <i>L'US Navy</i>	7
2.1.2 <i>L'US Air Force, USAF</i>	7
2.1.3 <i>Aide à la mobilité et soutien logistique</i>	9
2.1.4 <i>L'infanterie</i>	9
2.1.5 <i>L'artillerie</i>	10
2.1.6 <i>L'arme blindée, arme de la surprise initiale</i>	11
2.2 LE RÔLE DE LA MANŒUVRE DANS LA GESTION DE LA SURPRISE	12
2.2.1 <i>La manœuvre stratégique américaine</i>	12
2.2.2 <i>La tactique américaine</i>	12
2.2.3 <i>La manœuvre chinoise</i>	13
2.3 LES ENSEIGNEMENTS TRANSVERSES	13
2.3.1 <i>Les enseignements dans le domaine de la fortification</i>	14
2.3.2 <i>Le camouflage et la déception</i>	14
2.3.3 <i>Les enseignements psychologiques</i>	14
3. LA SURPRISE CONCEPTUELLE DU CONFLIT CORÉEN	16
3.1 ASPECTS « CLAUSEWITZIENS » DE LA GUERRE DE CORÉE	16
3.2 UN LIMOGÉAGE FAUSSEMENT SURPRENANT	17
3.3 LA SURPRISE DE LA FAIBLESSE DU « MAÎTRE DE LA TERRE »	18
CONCLUSION	19

ANNEXES :

- ◆ Annexe 1 :Rappel sur les opérations en Corée en 1950-1951 (A1 à A8)
- ◆ Annexe 2 : Télégramme du General of the Army Mac Arthur (A9)
- ◆ Annexe 3 : la controverse du débarquement d'Inchon (A10 et A11)
- ◆ Annexe 4 : Les forces terrestres en présence (A12 et A13)
- ◆ Bibliographie (A14)

« L'adversaire surpris ne se défend pas, il cherche à fuir. » Ardant du Picq, « le combat antique », chapitre 1, §3.

Introduction

La guerre de Corée est une guerre souvent méconnue en France tant dans son déroulement que dans ses enseignements. Il s'agit pourtant d'un conflit ayant impliqué des effectifs considérables (553 000 hommes de l'ONU au 23 novembre 1950) sous un commandement officiellement ONU, mais marqué par une très nette domination américaine. Par la variété des actions qui s'y sont déroulées, le début du conflit mérite un intérêt particulier¹.

Les opérations menées en Corée au cours de l'année 1950 ont mis aux prises des troupes pour l'essentiel occidentales et un ennemi pugnace et impavide, dans une péninsule au relief tourmenté et au climat sévère. Pratiquement tous les types de phases de la guerre² furent représentés.

On s'est ainsi battu sur de grands fronts, au coude à coude, sur les côtes, en plaine, en montagne, dans les villes, sur les arrières. Pas une arme conventionnelle qui n'ait été utilisée, y compris l'arme psychologique. Pas un aspect « classique » de la guerre que l'on ne puisse retrouver au moins une fois³.

L'ennemi a pris des formes les plus diverses : petite armée blindée du début, partisans mêlés à la foule des réfugiés, hordes attaquant en masses profondes en hurlant et en brandissant des torches, enfin armées réorganisées perfectionnant sans cesse leur tactique et leur art d'utiliser et d'aménager le terrain, soutenues par des feux d'artillerie et de mortiers de plus en plus denses.

La notion de surprise est immanente à ces combats récents de haute intensité. Aussi, différents exemples de surprise rencontrée en Corée seront d'abord exposés. L'importance relative de chacune des composantes d'armées dans la gestion de cette surprise et les limites de la réactivité de systèmes de combat seront ensuite évoquées. La surprise de la bascule conceptuelle, c'est à dire l'abandon en Corée de la conception de la « guerre idéale » ou « totale » au profit du retour à la « guerre limitée », permettra enfin de montrer les aspects « clausewitziens » du conflit et, par là, toute l'actualité de la dialectique de « Vom Kriege ».

¹ L'annexe 1 présente le théâtre d'opération et met en lumière l'enchaînement des phases du conflit.

² Il y eut des phases de guerre de mouvement et de guerre stabilisée, des exploitations blindées dans la meilleure tradition, des opérations amphibies et aéroportées, des attaques de style « marée humaine », des périodes de stabilisation sur fronts fortifiés, des actions de patrouille profonde, des raids, des infiltrations ...

³ On s'est battu par un froid qui, durant deux mois de l'année, se maintient aux environs de -30°C, le plus souvent agrémenté d'un vent violent. On s'est battu par une chaleur sèche et poussiéreuse, sous les trombes d'eau d'une saison des pluies qui dure presque deux mois.

1. Un conflit « surprenant »

La guerre de Corée illustre la possibilité de lever partout une force capable de tenir en échec une armée (ici américaine) qui vient de remporter une victoire écrasante sur les adversaires les plus réputés⁴. Ce fut sans doute la première surprise du conflit. Les exemples suivants montrent que d'autres types de surprises (stratégique, opérative, technique et tactique) apparurent tout au long du conflit.

1.1 Deux surprises stratégiques : Les attaques nord-coréennes et chinoises

Les Américains sont totalement surpris par l'ouverture des hostilités, à l'image du général Mac Arthur qui est réveillé en pleine nuit par leur annonce⁵.

1.1.1 L'attaque nord-coréenne (carte N°2)

Les brillants succès initiaux nord-coréens de l'été 1950 trouvent notamment leur origine dans une surprise absolue de l'adversaire. En juin 1950, les forces sud-coréennes totalisent environ 70 000 hommes, sans blindés et avec peu d'artillerie. Elles reçoivent le choc inattendu de 150 000 Nord-coréens disposant de 200 chars (carte N°2).

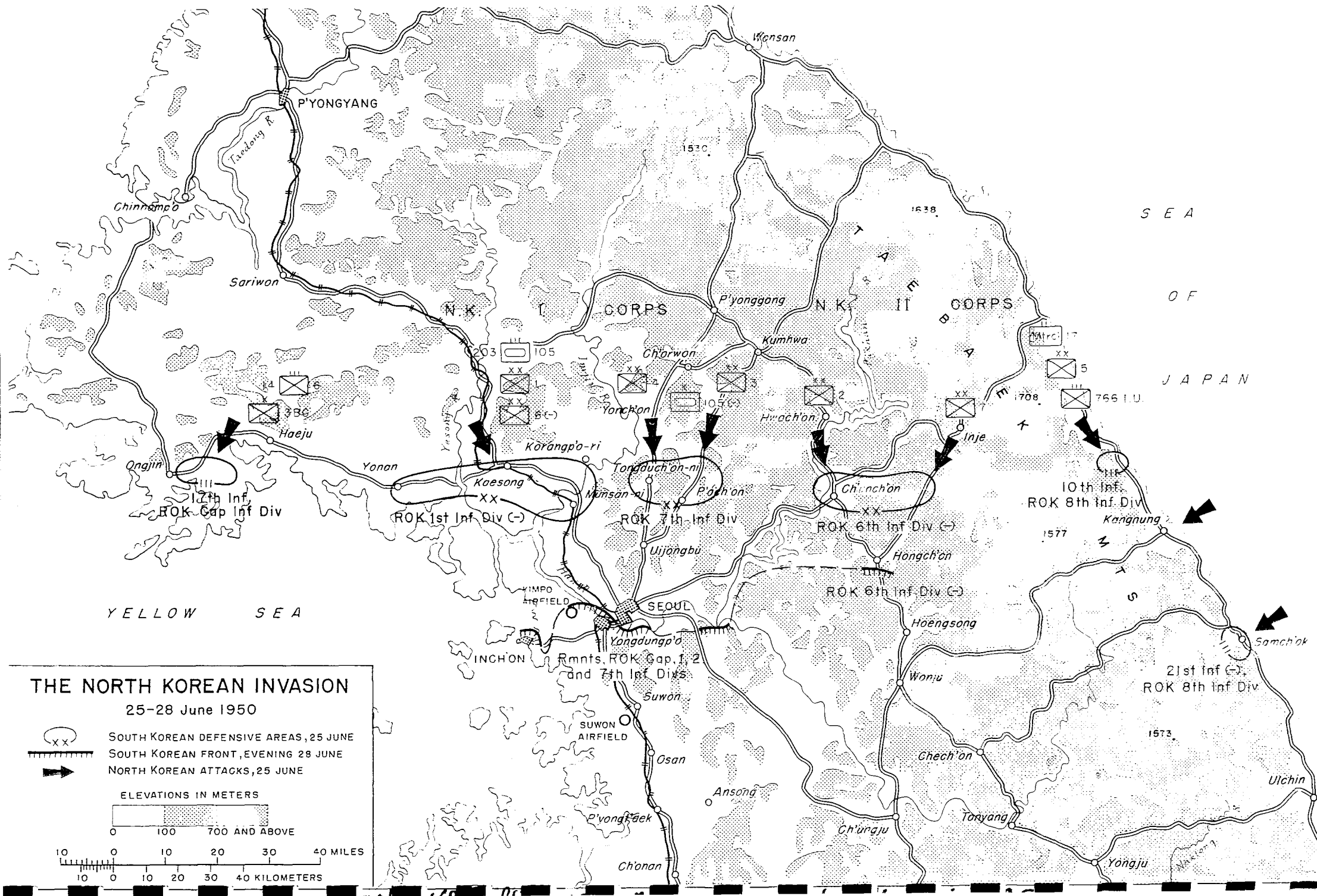
Visitant Séoul en feu le 29 juin, le général Mac Arthur constate la déroute. Il adresse immédiatement un télégramme à Washington⁶ qui décide d'une intervention terrestre qualifiée (sans doute un peu hâtivement) « d'opération de police ». C'est l'improvisation la plus totale mais les états-majors américains retrouvent vite les vieux réflexes hérités de la deuxième guerre mondiale.

L'arrivée des GI rend prudent le commandement nord-coréen qui ralentit ses avant-gardes et commence à procéder au laborieux travail de réfection des ponts détruits par l'aviation pour faire rejoindre son artillerie. Il n'a aucun moyen pour connaître la faiblesse des effectifs américains engagés et décide de ne pas prendre de risque. Cette erreur d'appréciation initiale lui est fatale. Ce bluff et le sacrifice de leurs premiers détachements permettent en effet aux américains de gagner les dix jours indispensables à l'arrivée des premiers renforts ; ils empêchent leur rejet définitif à la mer.

⁴ Les combattants terrestres en présence sont présentés annexe 4. Par ailleurs, les troupes nord coréennes, menées par Kim Il Sung, s'étaient déjà aguerries grâce à des actions d'envergure contre l'occupant japonais. Il y avait ainsi une « armée de libération » en Mandchourie, luttant contre les japonais depuis 1910.

⁵ L'évacuation des 2000 ressortissants américains en Corée représente sa seule obligation initiale et il n'a aucune autre conduite à tenir dans l'immédiat. Les causes des carences américaines en renseignement au début de l'agression communiste mériteraient à elles seules une étude particulière.

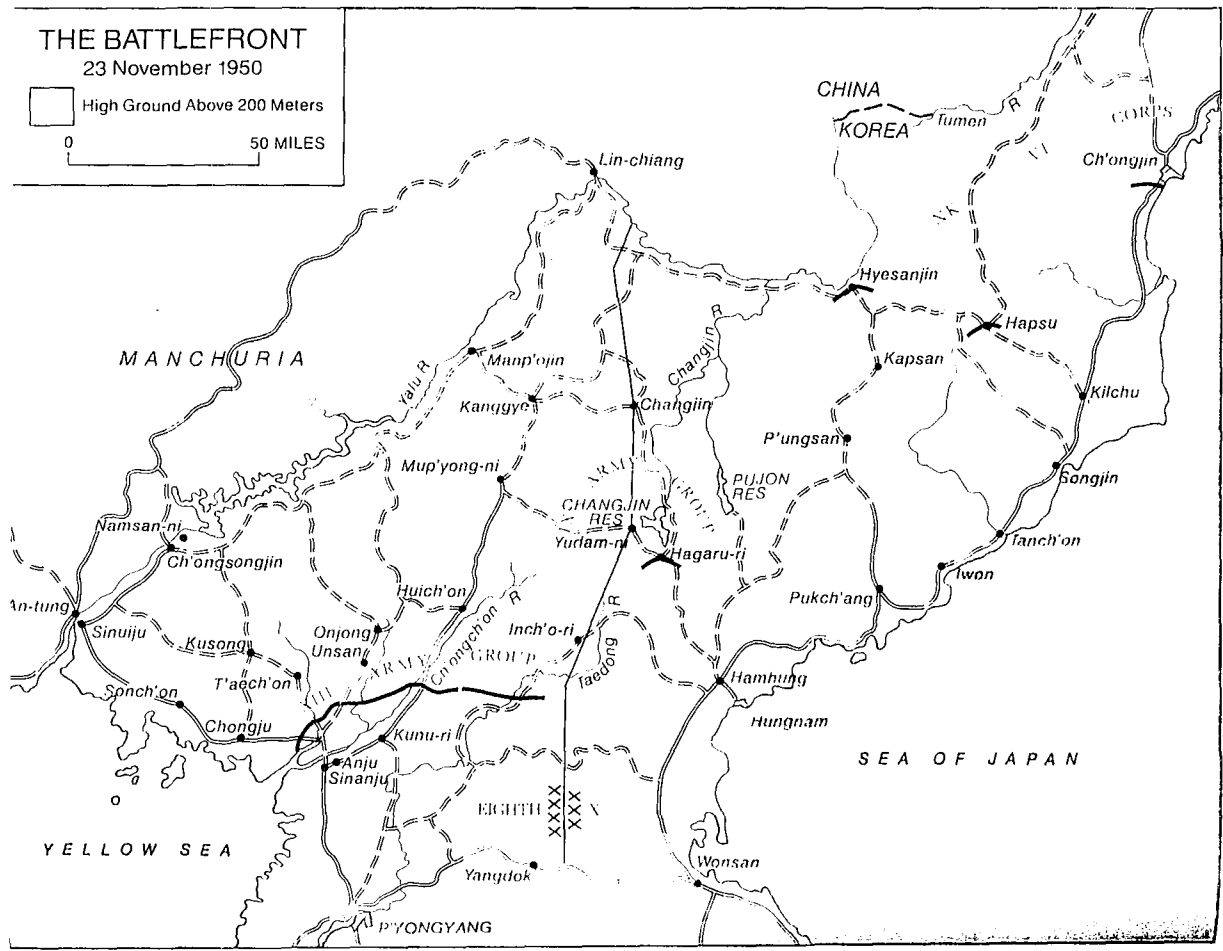
⁶ Cf. annexe 2.



1.1.2 L'attaque chinoise (carte N°3)

L'offensive chinoise sur le YALU peut être considérée comme une surprise politique et stratégique exemplaire. Trop confiante, l'armée des Nations Unies est totalement surprise par l'attaque chinoise. Deux groupes d'armées ont pu franchir le Yalu pratiquement sans être détectés.

Fin novembre 1950, l'ennemi semble en pleine déroute et la menace d'intervention chinoise n'est pas prise au sérieux. Un certain relâchement se fait sentir. Il est difficile de s'étonner de la rapidité des succès initiaux des forces chinoises quand on considère l'usure des troupes des Nations Unies.



Carte N°3 : la ligne de contact au 23 novembre 1950

1.2 Une surprise opérative, INCHON (carte N°4 et 5)

Le débarquement d'Inchon est une surprise opérative exemplaire. C'est probablement le débarquement le plus osé jamais réalisé. Il est dès l'origine marqué par la personnalité exceptionnelle et controversée du « General of the Army » Douglas Mac Arthur.⁷

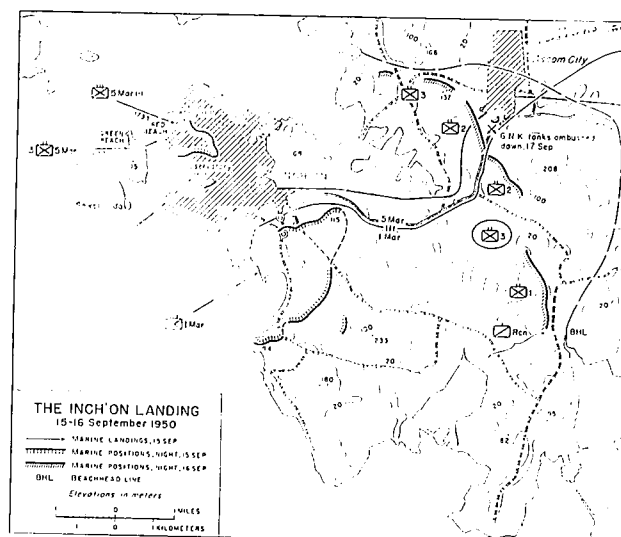
Cette action magistrale est la seule victoire des Nations Unies en Corée obtenue autrement que par l'action frontale et la puissance de feu. Cette manœuvre d'enveloppement par la mer n'a aussi été possible que parce que :

- d'une part les forces ennemies étaient partout parfaitement connues, inventoriées, repérées et accrochées ;
- d'autre part, Mac Arthur a pu prélever les forces nécessaires à la réalisation de son plan ;
- enfin, « last but not least », les forces américaines bénéficiaient d'une compétence amphibie exceptionnelle et des moyens de la mettre en œuvre.

La manœuvre de Mac Arthur à Inchon est essentiellement napoléonienne⁸. Elle repose d'abord sur la surprise et suppose une interdiction efficace des mouvements par l'aviation comme une supériorité aéronavale de la force de débarquement.

Usant de la liberté de communication accordée par la maîtrise de la mer, le débarquement dynamise l'action comme le moral des Nations Unies. Il brise le mythe d'invincibilité de l'armée nord-coréenne et fait abandonner aux troupes américaines et sud-coréennes la psychologie de vaincu dont elles souffraient depuis la fin juin.

L'impact du succès du débarquement d'Inchon perdure bien au-delà de la guerre de Corée. Il crédibilise durant toute la guerre froide la capacité américaine de débarquer pratiquement n'importe où sur les arrières soviétiques⁹.

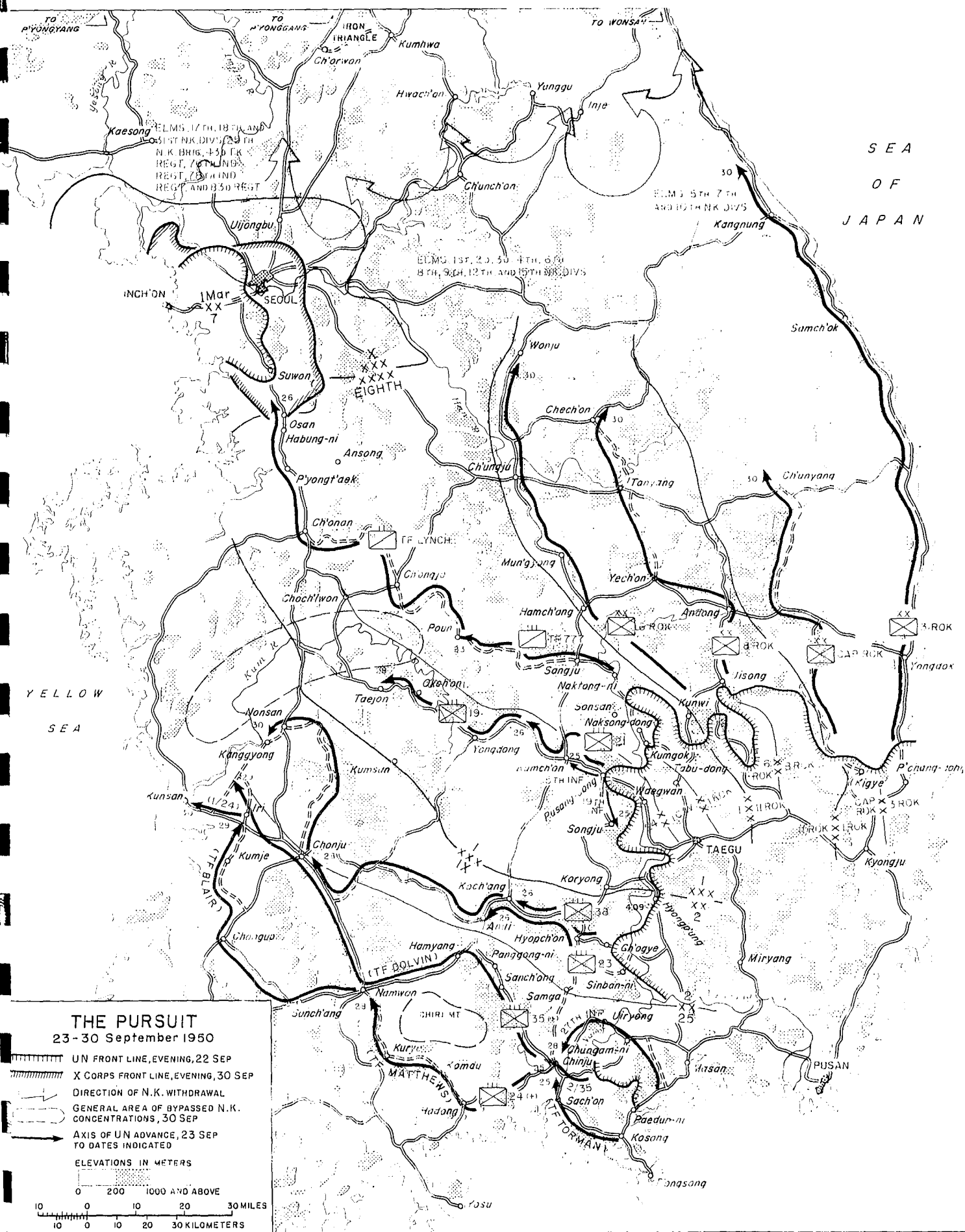


Carte N°4 : Le débarquement d'Inchon, 15-16 novembre 1950

⁷ Cf. annexe 3 sur la controverse sur le débarquement d'Inchon.

⁸ Ou l'Empereur lance sur les arrières de l'ennemi un corps détaché menaçant sa ligne de retraite et le bouscule avec ses forces principales dès qu'il entame son repli.

⁹ Durant la guerre du Golfe, Inchon crédibilisa sans doute la campagne de déception organisée par les Américains et cherchant à faire croire à un débarquement en force directement au Koweït.



Carte N°5 : la contre-offensive américaine

1.3 Une surprise technique, l'invulnérabilité du T34 face au bazooka de 2,36''

Les premiers combats en Corée confirment que le bazooka de 2,36 pouces (60mm) ne perce pas le blindage du T34. Il faut faire venir d'urgence du territoire des Etats-Unis des lance-roquettes antichars de 3,5'' (89mm) encore en expérimentation.

Cette « surprise » technique a des conséquences psychologiques, tactiques et stratégiques immédiates : la vulnérabilité de l'infanterie sud-coréenne face aux blindés provoque l'effondrement de la défense et nécessite d'urgence un engagement **terrestre** américain.

L'inefficacité d'un armement, comme son absence ou son obsolescence, créent une **dissymétrie capacitaire**. Dans les domaines terrestres, navals et aériens, l'ennemi profite systématiquement d'un avantage relatif pour déséquilibrer l'action amie. L'exemple du bazooka de 2,36'' en Corée illustre ainsi parfaitement l'importance de la **cohérence des armements**¹⁰ et du danger mortel des lacunes.

1.4 Un exemple de surprise tactique, «Taejon » (cartes N°5 et surtout N°6)

Les premiers éléments américains jetés par paquets successifs dans la bataille appartiennent à la 24^{ème} division d'infanterie qui occupe le Japon. La transition est très brutale entre les douceurs de Hondo et l'escalade des collines coréennes dans le stress du combat¹¹. Fin juillet 1950, la 24^{ème} division est encerclée dans la ville de Taejon et perd 30% des effectifs engagés.¹²

Face aux troupes américaines encore éparses, la tactique communiste est toujours la même : les Nord-coréens s'infiltrant de nuit, notamment par les collines, dans les intervalles entre les unités US restées à proximité des axes. Ayant dépassé le dispositif linéaire « jeté sur le terrain », ils surgissent sur les arrières US, bloquent les routes par des bouchons ou « roadblocks » (cf. carte N°6). Les Nord-coréens interceptent ensuite les convois et font tomber les longues colonnes américaines en retraite dans des embuscades de nuit meurtrières. C'est alors la curée, le « coedes », le carnage illuminé par les incendies innombrables des véhicules. La nuit et l'enchevêtrement des combattants ne permettent pas à l'USAF de faire sentir son action.

Sans ordre de priorité, certaines erreurs semblent être à l'origine de ce massacre :

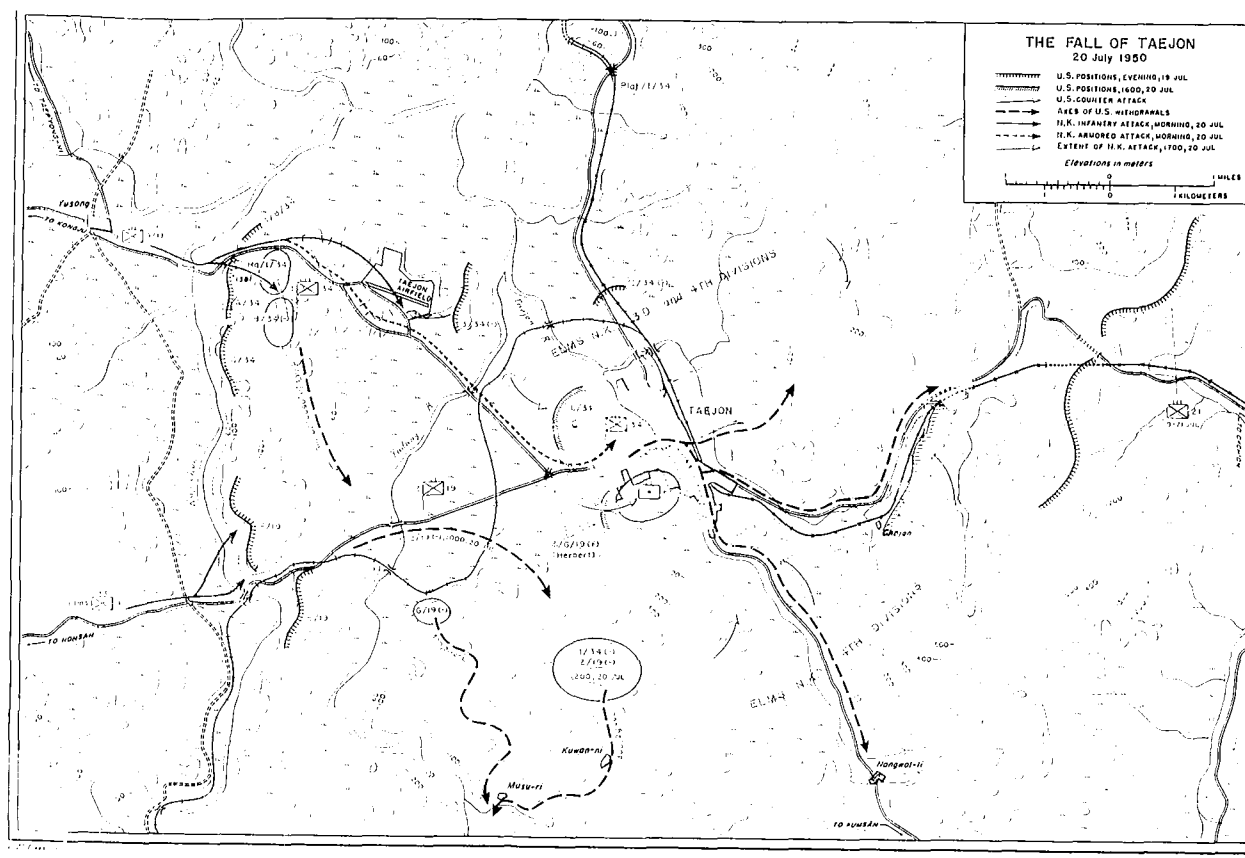
- Le dispositif de la division est excessivement lacunaire ;
- La compagnie de reconnaissance divisionnaire est affectée en renforcement d'un régiment, ce qui rend la division aveugle et ne lui permet pas d'être alertée de son débordement ;
- Des problèmes rémanents de transmission empêchent la communication d'informations essentielles ;
- L'absence de blindés abandonne l'infanterie aux T34 ;

¹⁰ A l'heure de la « revue des programmes » en France, cet impératif mérite sans doute d'être souligné.

¹¹ L'annexe 4 présente les caractéristiques, les forces et les faiblesses des combattants terrestres.

¹² Amaigri d'une trentaine de kg, son chef, le général DEAN, est capturé, dans la montagne plus de 50 km au sud de Taejon, 36 heures après la chute de la ville.

- Un bombardement par des Yaks le matin du 19 juillet dégrade le moral de jeunes recrues encore mal aguerries et peu motivées ;
- En juillet, l'essentiel de l'USAF décolle du Japon par manque de terrain d'accueil et a donc une autonomie sur zone limitée.

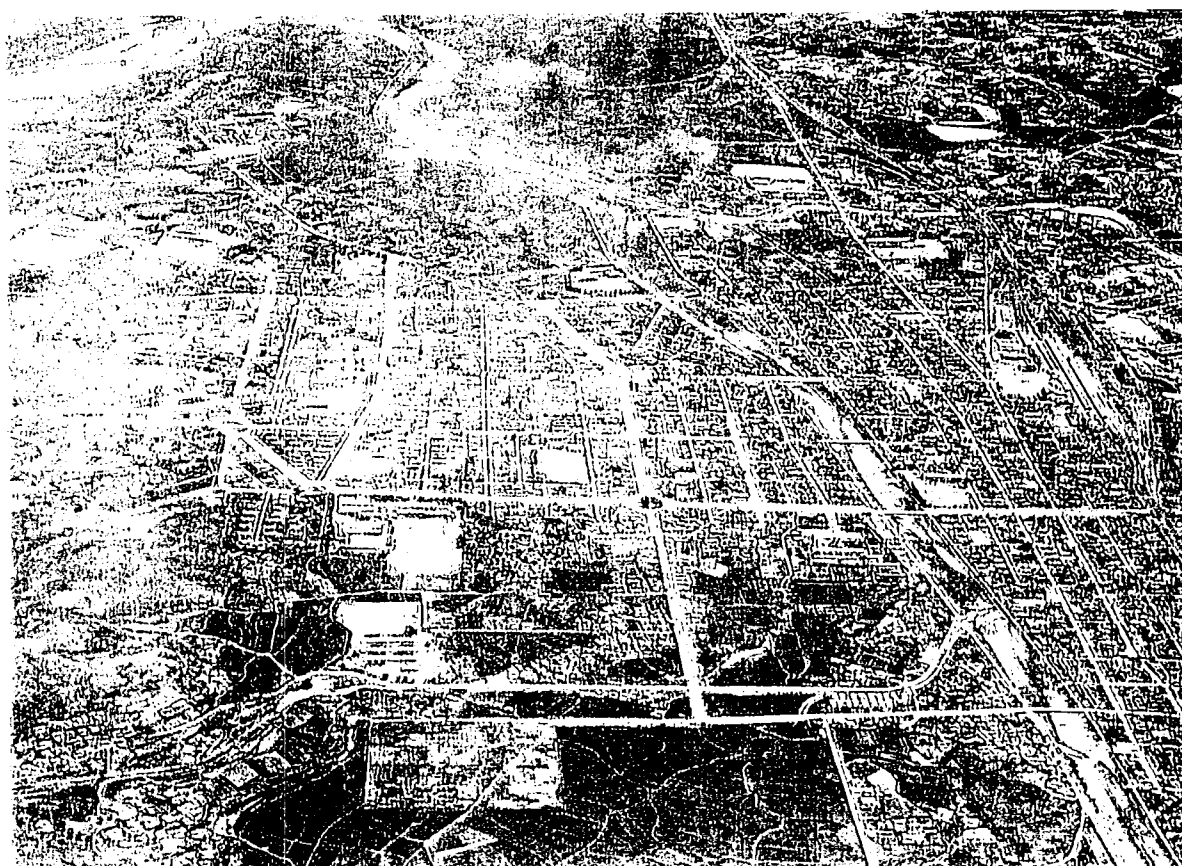


Carte N°6 : encerclement de la 24^{ème} DI et chute de Taejeon, 20 juillet 1950

Les exemples précédents ont permis de montrer que la surprise est un facteur majeur du succès initial. Il s'agit d'étudier maintenant la part des différentes composantes d'armées dans cette surprise ou leur rôle dans les combats en tentant de préciser les limites de la réactivité des systèmes de combat.



GENERAL WALKER (left) is greeted on arrival at Taejon by General Dean.



Vue aérienne de la ville de Taejon

2. Le rôle des différentes composantes d'armées dans la gestion de la surprise

Cinq années après la fin de la seconde guerre mondiale, les différents acteurs des forces armées américaines durent réapprendre dans le sang certaines règles fondamentales du combat¹³. Cette perte de réactivité face à la surprise est notamment importante pour l'armée de terre.

2.1 Importance relative et limites de la réactivité des différentes composantes d'armées dans la gestion de la surprise

2.1.1 L'US Navy

Légitimement enorgueillie par la magnifique campagne du Pacifique dirigée magistralement par Nimitz, la marine des Etats Unis des années cinquante est avant tout « Mahannienne »¹⁴.

L'US Navy adopte pourtant en Corée une attitude prudente et se garde d'envoyer des bâtiments de ligne dans les eaux côtières nord-coréennes. Cependant, elle a un rôle capital de contrôle de l'espace maritime et de transport des troupes et du matériel. L'US Navy permet de manœuvrer et de réagir à la surprise. En outre, ses savoir-faire et ses moyens exceptionnels lui permettent à Inchon de réaliser un débarquement dans des conditions techniques extrêmement défavorables. Elle autorise la surprise. De même, à Hungnam la Marine procède fin octobre au débarquement du X^{ème} corps puis, en décembre, à son rembarquement sous le feu de l'ennemi avec peu de pertes.

D'autres aspects de son rôle méritent aussi d'être signalés. Ainsi, par l'ampleur de ses capacités de rétorsion la Marine participe à la dissuasion de toute intervention chinoise massive (à l'échelle de la Chine). Protégeant Formose du continent, elle permet aussi aux américains de pouvoir frapper si nécessaire la quasi totalité de la « Chine utile ». Par ses moyens notamment électromagnétiques¹⁵ elle renseigne aussi en permanence le commandement des Nations unies et assure la protection des côtes coréennes contre les infiltrations. L'absence d'utilisation des mines sous-marines par les communistes est enfin une heureuse surprise pour les Nations Unies. Elle correspond peut-être à une certaine inexpérience des marines nord-coréennes et chinoises.

2.1.2 L'US Air Force, USAF

La guerre de Corée est le premier conflit auquel participe l'USAF indépendante. Il n'y eut pas de véritables combats aériens en 1950 et l'USAF est donc, à son grand dépit, cantonnée initialement dans des missions d'appui feu ou logistiques. L'appui aérien

¹³ Cf. « Une porte a livré passage à tous les malheurs qui frappèrent la France à travers son histoire ; c'est la porte par où avaient fui les enseignements du passé. » Charles de GAULLE "Le rôle historique des places françaises" 01/12/1925.

¹⁴ Selon un amiral américain en verve, son credo pouvait se résumer en : « Je crois au Sea Power, Mahan est son prophète, et l'US Navy la seule véritable Eglise ! »

¹⁵ Au Viêt-nam, le « Pueblo » avait une mission de ce type dans le golfe du Tonkin.

massif est essentiel pour ralentir l'offensive initiale brutale et donner aux forces terrestres les délais nécessaires à leur arrivée sur le théâtre¹⁶. L'arme aérienne est en effet la première des armes à pouvoir agir par surprise ou à réagir à celle-ci¹⁷.

2.1.2.1 L'aviation dans sa mission d'appui direct

Dès la fin juin, la supériorité indiscutée de l'aviation américaine surprend les Nord-coréens par sa rapidité et son efficacité. Les chars nord-coréens en sont les premières victimes, suivis rapidement par l'artillerie de campagne et la logistique. C'est cette suprématie aérienne indiscutée qui ralentit le « blitzkrieg » nord-coréen et octroie le temps nécessaire à la rectification des erreurs initiales terrestres. En outre, l'ubiquité offerte par le survol permanent du front permet d'éviter bien des surprises.

La procédure d'appui feu aérien réduit au maximum les délais d'intervention et, sauf météorologie défavorable, les demandes formulées par les unités au contact sont presque toujours honorées avec rapidité et de plus en plus de précision. Cela contribue beaucoup à limiter les conséquences des surprises.

La guerre de Corée mit aussi en évidence l'excellent rendement des bombes de 500 livres munies d'une fusée de proximité¹⁸. Cependant, le commandement américain a la sagesse de se limiter à un millier de sorties quotidiennes alors qu'il aurait pu concentrer davantage de moyens aériens sur le théâtre. Il estime en effet qu'au-delà d'un certain seuil le gain en efficacité reste marginal, et ne justifie plus le surcoût induit comme le risque d'une surprise dans d'autres régions du monde dégarnies en avions.

2.1.2.2 Les contraintes et désagréments des limitations politiques

Mi-novembre 1950, l'aviation américaine bombarde les ponts du Yalu mais sans obtenir l'autorisation de pénétrer en territoire chinois. Les pilotes doivent donc longer la rive coréenne (méridionale) du fleuve pour tenter d'atteindre un objectif étroit et perpendiculaire à leur cap d'attaque. L'artillerie antiaérienne communiste s'installe confortablement sur la rive chinoise (nord) et prend tous les avions en enfilade. Le personnel navigant apprécie médiocrement une situation très inconfortable contre laquelle il ne dispose d'aucune parade.

En outre, les chasseurs communistes suivent à trois kilomètres à l'intérieur de leurs lignes un parcours (environ ouest-est) parallèle au Yalu et aux bombardiers. Quand ces derniers arrivent sur leur objectif, les chasseurs chinois virent au nord, grimpent à 10 000 mètres et plongent sur eux au moment où ils se cabrent pour lâcher leurs bombes. Ainsi, les chasseurs arrivent sans risque de Mandchourie, virent, lâchent leur salve et, terminant leur virage, rentrent dans leur sanctuaire. Les chasseurs américains ont beaucoup de mal

¹⁶ Par ailleurs, compte tenu de l'étroitesse de la Corée dans sa partie la plus étroite (280 km), l'USAF avait très tôt la possibilité d'interdire tout mouvement dans (de « vitrifier ») cette zone. Cela ne fut pas réalisé, peut-être car Mac Arthur a d'emblée voulu garder une possibilité d'agir au nord de la péninsule ... et sans doute au-delà. Sa véritable intention, semblait en effet de « libérer » la Chine du communisme.

¹⁷ En schématisant, on pourrait considérer que l'unité de temps des forces terrestres est l'heure, la journée étant celle de la marine, et la minute voire la seconde pour l'aviation.

¹⁸ La bombe percutante distribuant sa nappe d'éclats au ras du sol n'a qu'un effet insuffisant contre le combattant enterré dans un trou ou même simplement couché dans un fossé ou un trou d'obus. La bombe fusante, couvrant une vaste zone d'éclats sous un grand angle, atteint enfin non seulement le Chinois ou le Nord-coréen à découvert mais aussi celui qui se plaque au sol ou saute dans un trou aux premières explosions. On redécouvre l'efficacité du tir fusant comme en 1914.

à protéger les bombardiers d'attaques aussi fulgurantes. L'USAF sera désagréablement surprise par l'exploitation systématique par l'adversaire des restrictions opérationnelles imposées par Washington.

2.1.3 Aide à la mobilité et soutien logistique

Le soutien logistique apporté par l'aviation et la Marine est essentiel pour réagir à la surprise de l'agression communiste. Ainsi, le « pont aérien » au-dessus du Pacifique livre en quelques jours les « bazookas » de 89 mm qui mettent fin à la terreur permanente du T34 invulnérable. Quelques semaines plus tard la NAVY apporte les chars « Pershing » puis « Patton » dont la fabrication en série a été lancée dès les premiers jours des opérations.

La Marine, comme l'USAF, contribue fortement à la mobilité des forces terrestres. Les multiples débarquements, rembarquements ou aérotransports en sont la preuve la plus flagrante. Si le transport stratégique est maritime et le transport tactique routier ou aérien (début des EVASAN par hélicoptère), le portage reste essentiel au niveau micro-tactique. Ainsi, l'organisation d'une position défensive, la préparation d'une attaque, sont entièrement conditionnées par le nombre de porteurs disponibles et les délais exigés par l'exécution du nombre de rotations nécessaires¹⁹. Les capacités de transport existantes autorisent ou interdisent la surprise.

2.1.4 L'infanterie

La primauté de l'infanterie s'affirme durant toute la guerre. L'échec sud-coréen initial est celui d'une infanterie mal entraînée, qui n'a jamais vu le feu et attaquée par un adversaire Nord-coréen aguerri en ayant participé aux campagnes communistes en Chine. C'est l'infanterie qui supporte les surprises des premiers combats et a pour tâche sanglante de les étaler.

Pour s'opposer victorieusement aux assauts chinois, les Américains revalorisent leur infanterie en lui redonnant une certaine *rusticité*. Face au « volontaire » chinois infatigable, utilisant toutes les possibilités offertes par le terrain, tirant avantage de la nuit et du mauvais temps, le G.I., d'abord désarmé et démoralisé, réapprend bientôt les gestes éternels du combattant. Il s'écarte des axes et « pitonne » de colline en colline. Il se réhabitue à marcher, à porter des fardeaux²⁰ et comprend qu'il est indispensable d'occuper les crêtes pour observer.

L'adaptation rapide de l'infanterie est l'œuvre de cadres très jeunes. Le système des nominations à titre temporaire permet aux meilleurs d'accéder rapidement aux responsabilités correspondant à leurs aptitudes. Les meilleurs commandants de bataillon ont souvent 28 à 30 ans et les commandants de régiments de 35 à 40 ans. Cette capacité

¹⁹ Le CES Michelet oppose d'ailleurs les « gens des pitons » qui grelottent dans des trous de combat péniblement aménagés au cours d'une accalmie et les « gens des vallées » qui bénéficient de davantage de confort.

²⁰ Le rythme des opérations, la rudesse du climat et du relief, usent rapidement les combattants. Le séjour est donc limité à dix mois pour les fantassins. La rotation, très progressive, n'amène pas de baisse de valeur des unités mais relève nettement le moral. Le personnel de renfort a généralement un an de service et bénéficie d'une remise à niveau de quatre à quatorze semaines.

de réaction rapide aux surprises permet de parer aux infiltrations et d'assurer la sécurité des arrières. Cette adaptation de l'infanterie aux nécessités tactiques est aussi valable pour l'artillerie.

2.1.5 L'artillerie

L'artillerie de campagne a un rôle capital durant tout le conflit. Elle permet initialement d'appuyer les unités américaines inférieures en nombre et de battre au moins par les feux les intervalles laissés libres entre elles. Ultérieurement, l'importance des moyens d'acquisition du renseignement et des objectifs limitent les possibilités de surprise tactiques, et souvent par-là les mouvements de grande ampleur. Dans ce retour au combat d'usure, l'artillerie a alors une importance considérable et elle rythme véritablement les offensives.

L'impuissance de l'artillerie de moyen calibre devant la fortification de campagne fait partie des surprises des opérations en Corée. En 1917 comme lors des offensives soviétiques de 1944 et 1945, la préparation d'artillerie avait en effet toujours permis d'enlever les premières positions. Un tonnage plus important encore a été dépensé en Corée sans atteindre ce résultat²¹. Un sol rocheux, des tunnels nord-coréens permettant de remplacer le personnel pulvérisé et une trop faible utilisation des tirs fusants par l'artillerie américaine semblent fournir quelques possibilités d'explication.

En outre, comme plus tard à Dien Bien Phu, le repérage des pièces d'artillerie adverses et leur destruction seront rendus particulièrement difficiles par leur enfouissement dans des tunnels très étroits²².

L'importance comme les limites de l'artillerie de campagne dans la défensive ne sont pourtant pas une nouveauté. L'artilleur n'a jamais prétendu bloquer une attaque par ses tirs d'arrêt, pas plus d'ailleurs que l'aviateur avec ses bombes. C'est une affaire d'armes automatiques. Les fantassins de 1916 avaient tous traversé des barrages d'artillerie, mais aucun de ceux qui ont tenté de traverser un barrage de mitrailleuses n'en est revenu.

On observe aussi un phénomène d'adaptation du commandement et de la troupe face à la saturation du champ de bataille²³. Les tirs d'artillerie massifs comme les bombardements trop importants ne finissent en effet plus par remuer que de la terre et des cadavres. Les consommations sont énormes²⁴.

L'artillerie américaine participe au demeurant à l'appui feu air-sol en marquant les objectifs par des obus fumigènes colorés. L'artillerie antiaérienne participe à l'appui direct avec ses canons jumelés de 40 mm et ses quadritubes de 12,7 mm.

²¹ A Crève-cœur, le Colonel Le Mire note plus de 100 000 coups de canon pour la côte 931 (300m x 100m) ; soit plus de trois obus par m² moyen.

²² Comme plus tard au Viêt-nam, il y a une très bonne maîtrise par les Nord-coréens des positions de batterie « à contre-pente », abritées derrière des masques.

²³ Le général Douhet notait d'ailleurs déjà : « Vous tirez sur un arbre où se trouvent cent moineaux, et votre première salve de plomb en abat dix ; combien en tuerez-vous à la deuxième ? » – « Neuf » répondait le chœur. « Zéro », rétorquait Douhet, « car les survivants se seront envolés ! »

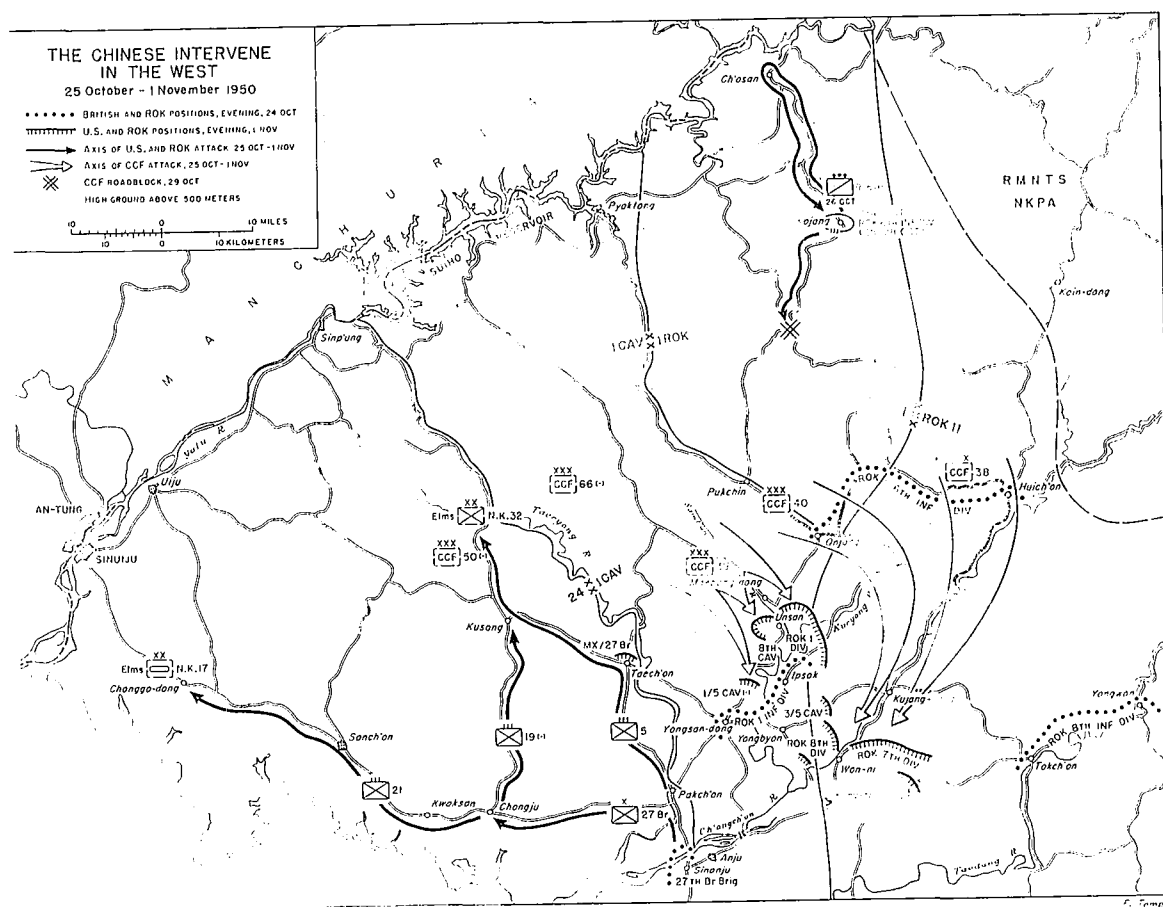
²⁴ En un an, le 37^{ème} Field Artillery Battalion tire plus de 500 000 coups avec ses 18 tubes de 105 mm. Par ailleurs, on remarque en Corée que le 155 mm ne suffit pas toujours à venir à bout des fortifications maçonnées. Le calibre de 203 mm fut particulièrement apprécié pour les capacités de **destruction** de sa munition (de l'ordre de 100 kg pour le 203 mm contre 40 à 45 kg pour le 155 mm).

2.1.6 L'arme blindée, arme de la surprise initiale

Les T34 nord-coréens font une irruption remarquée dans les premiers combats. Les actions ultérieures des blindés sont certes méritoires mais moins décisives. Ainsi, lors des replis successifs sur la poche de Pusan, les attaques nordistes, menées avec peu de chars et d'artillerie, ne sont jamais l'objet de contre-attaques sur les flancs par la centaine de chars lourds dont disposent déjà les Nations Unies.

Le rôle du char n'est guère plus déterminant au cours de la phase mobile qui suit le débarquement d'Inchon. L'exploitation n'est jamais confiée à des colonnes blindées « escadronnant » mais à une infanterie usée dans le cadre d'un refoulement frontal digne de 1915. Les chars ne surprennent plus après trois mois de combat.

Plus de trois cents chars américains accompagnent l'offensive vers le Yalu. Leur action essentielle est d'obstruer les routes étroites par leur gabarit. Le front est percé par la contre-offensive chinoise dans le secteur peu accidenté de la basse vallée du Chongch'on, qui semble se prêter à une contre-attaque blindée (cf. carte N°7)²⁵ ... qui n'a jamais eu lieu.



Carte N°7 : l'intervention chinoise dans le secteur de la VIII^{ème} armée

²⁵ Sur le parallèle 39°5 de Kunuri (lieu de combats féroces), à l'endroit le plus resserré de la péninsule, près des deux tiers de sa largeur sont à une altitude inférieure à 200m !

Dans cette phase terrible où s'illustrent les unités françaises et turques par des charges à la baïonnette, le blindé, arme optimale de la contre-attaque, se tient à l'écart de la mêlée. Mal à l'aise dans un relief escarpé, il tentera plus tard de faire usage de ses atouts que constituent son blindage et sa puissance de feu. Le char est alors souvent utilisé comme canon automoteur à tir direct, ou même parfois en tir indirect en renforcement de l'artillerie. Il n'utilise pratiquement jamais sa mobilité ... et ne surprend plus si ce n'est en surgissant (avec l'aide du Génie) sur des crêtes escarpées.

2.2 Le rôle de la manœuvre dans la gestion de la surprise

La guerre de Corée multiplie les exemples de situations difficiles ou critiques dénouées par la manœuvre²⁶. Seule la manœuvre permet en effet de réagir avec succès à la surprise.

2.2.1 La manœuvre stratégique américaine

La manœuvre stratégique initiale américaine a pour but de contrer la surprise de l'agression nord-coréenne. Malgré sa promptitude, l'aide américaine ne se matérialise pas d'emblée. Il est d'ailleurs toujours utopique de croire possible la constitution immédiate d'un rideau infranchissable de troupes interposé entre un envahisseur et les dirigeants effondrés d'un peuple envahi. Il est vain d'espérer un dénouement très rapide. Le tonnage nécessaire en munitions et le poids individuel des matériels font que le remplacement du navire par l'avion n'y change rien²⁷.

Le premier titre de gloire de Mac Arthur disposant de 50 000 fantassins américains pour sa campagne aura été d'en trouver davantage sur place. Il forme des sud-coréens en 45 jours, reconstitue avec eux une armée, et amalgame l'excédent à ses propres troupes. A la surprise générale, il se trouve finalement, moins de trois mois après les cuisants revers initiaux, à la tête d'effectifs nettement supérieurs à ceux de l'adversaire.

2.2.2 La tactique américaine

Pendant les mois de juin et de juillet comme durant la retraite du Yalu, les forces des Nations Unies ont la hantise permanente de la surprise et de l'encerclement. Cela a des conséquences directes sur les dispositifs tactiques adoptés. Instruit par l'expérience des combats, le commandement américain développe des règles simples pour parer la manœuvre adverse :

²⁶ Tant de chefs croient pouvoir s'excuser de leurs échecs ou de leurs désastres par l'infériorité numérique de leurs armées, le manque d'entraînement de leurs troupes, l'insuffisance de leur matériel, qu'on ne saurait trop méditer sur le succès d'opérations où l'action du chef a su parer à ces déficiences.

²⁷ Il y a donc toujours un risque de « contournement » stratégique par une attaque surprise massive. Il n'est en effet pas possible de contrer **à la fois** avec force et rapidité une agression terrestre conséquente : soit la voie aérienne est privilégiée et la réaction est rapide mais nécessairement relativement « légère », soit il faut attendre l'arrivée des transports maritimes avec le matériel lourd.

- établir un **front continu**, si mince soit-il, pour empêcher les infiltrations non décelées (surveillance du terrain) et obliger l'ennemi à se concentrer ;
- une fois l'attaque lancée et sa direction connue, **résister sur place un temps suffisant** pour permettre la manœuvre des matériels d'artillerie (prélevés dans les secteurs non menacés) et à l'aviation de commencer à faire sentir son action ;
- replier l'infanterie sur une **nouvelle position** choisie pour assurer la sécurité du dispositif artillerie ;
- **user l'ennemi** par un maximum de feux appliqués dans la profondeur maximale ;
- **contre-attaquer** dès que l'ennemi est suffisamment ébranlé.

Tous les revers des Nations Unies en Corée sont dus à une concentration insuffisante de la puissance de feu, pour des raisons d'ailleurs très variées : infériorité numérique, positions défavorables, dispositif trop étiré en largeur ou en profondeur, discontinuité du front, insuffisance du ravitaillement en munitions...

2.2.3 La manœuvre chinoise

L'intervention chinoise est une grande surprise pour les Américains alors qu'elle n'aurait pas dû l'être. En effet, la Chine avait annoncé qu'elle ne tolérerait pas que le Yalu soit bordé par les occidentaux ... mais elle n'avait pas été entendue.

Le succès de la conception²⁸ chinoise de la manœuvre s'atténue avec l'accroissement des effectifs. Il est tentant d'attribuer ce retournement à la supériorité matérielle occidentale. Mais l'infériorité en armement chinoise est permanente et la puissance de feu qui brise finalement les offensives ne le fait pas initialement. En réalité, le succès décroissant de la manœuvre communiste tient d'abord au perfectionnement progressif de celle du commandement des Nations Unies. Les forces communistes finissent par fondre sous les feux conjugués de l'artillerie et de l'aviation. Il semble aussi que le commandement américain surpris ait systématiquement exagéré ses reculs initiaux et ait d'abord sous-estimé la puissance d'arrêt de la fortification de campagne.

2.3 Les enseignements transverses

L'automne 1950 montre une armée occidentale initialement surprise à effectifs relativement réduits mais puissamment équipée, opposée à une armée asiatique où la masse des combattants compense partiellement les déficiences techniques. Les armées nord-coréennes et chinoises remportent d'éclatants succès initiaux, forçant les divisions sud-coréennes et américaines à des replis précipités mais jamais décisifs. Après une période d'étiage, elles sont finalement repoussées et la surprise ne jouera plus en leur faveur, notamment du fait de l'amélioration de l'organisation défensive.

²⁸ La manœuvre stratégique chinoise repose sur les seize « mots-clés » : « L'ennemi avance, nous battons en retraite ; l'ennemi se retranche, nous le harassons ; l'ennemi est épuisé, nous attaquons ; l'ennemi bat en retraite, nous le poursuivons. »

2.3.1 Les enseignements dans le domaine de la fortification

Une des leçons à retenir de la guerre de Corée est l'efficacité et le rôle primordial de la fortification improvisée. L'idée n'est pourtant pas neuve et n'aurait pas du surprendre les acteurs : Napoléon, qu'on n'accusera pas d'avoir abusé de la guerre de positions, rappelait à ses subordonnés que, dans toute l'histoire de Rome, jamais un des camps où la Légion s'enfermait à l'étape n'avait été enlevé.

La défaite de 1940 avait injustement discrédité la fortification dans son ensemble²⁹. Le retour de la fortification est, comme souvent (cf. conflit Iran-Irak), une véritable surprise. Il s'agit pourtant d'ouvrages de campagne. L'erreur des auteurs de la fortification permanente est de croire que la résistance du béton et de l'acier peut compenser l'étalement aux vues et aux coups d'ouvrages que l'adversaire n'a jamais été mieux armé qu'aujourd'hui pour détruire dès qu'il les a repérés.

2.3.2 Le camouflage et la déception

La supériorité des feux rapidement acquise par les Américains impose à leurs adversaires de mettre en œuvre un art exceptionnel du camouflage. Les troupes des Nations-Unies sont surprises par une ingéniosité asiatique particulièrement efficace alors qu'il s'agit d'un procédé classique et prévisible d'adaptation à la menace. Quelques règles simples sont adoptées pour limiter les surprises. Il est ainsi demandé aux aviateurs américains de tirer sur tout ce qui bouge (stricto sensu) à l'intérieur du dispositif ennemi. Cette disposition, grossière mais simple dans son exécution, permet parfois de découvrir un T34 dans l'incendie d'une charrette de foin tirée par une paire de bœufs³⁰.

Les Chinois, comme d'ailleurs les Nord-coréens, tentent systématiquement d'encercler les centres de résistance. Puis, par des ruses de guerre, très efficaces sur une troupe mal aguerrie, ils entraînent les défenseurs à épuiser leurs munitions jusqu'au moment où ils lancent par surprise le véritable assaut.

2.3.3 Les enseignements psychologiques

La surprise blindée fait s'effondrer l'armée sud-coréenne. Les premiers et très durs engagements rappellent à l'armée américaine la brutalité du combat de haute intensité. Le choc est très rude pour les survivants et l'ascendant psychologique initial gagné par les Nord-coréens perdure bien longtemps après l'essoufflement de leur élan et la disparition de leur supériorité initiale.

En effet, dès le deuxième mois de la guerre, les chars lourds américains surclassent en *puissance* comme en *nombre* les chars moyens nord-coréens qui ont survécu aux battues

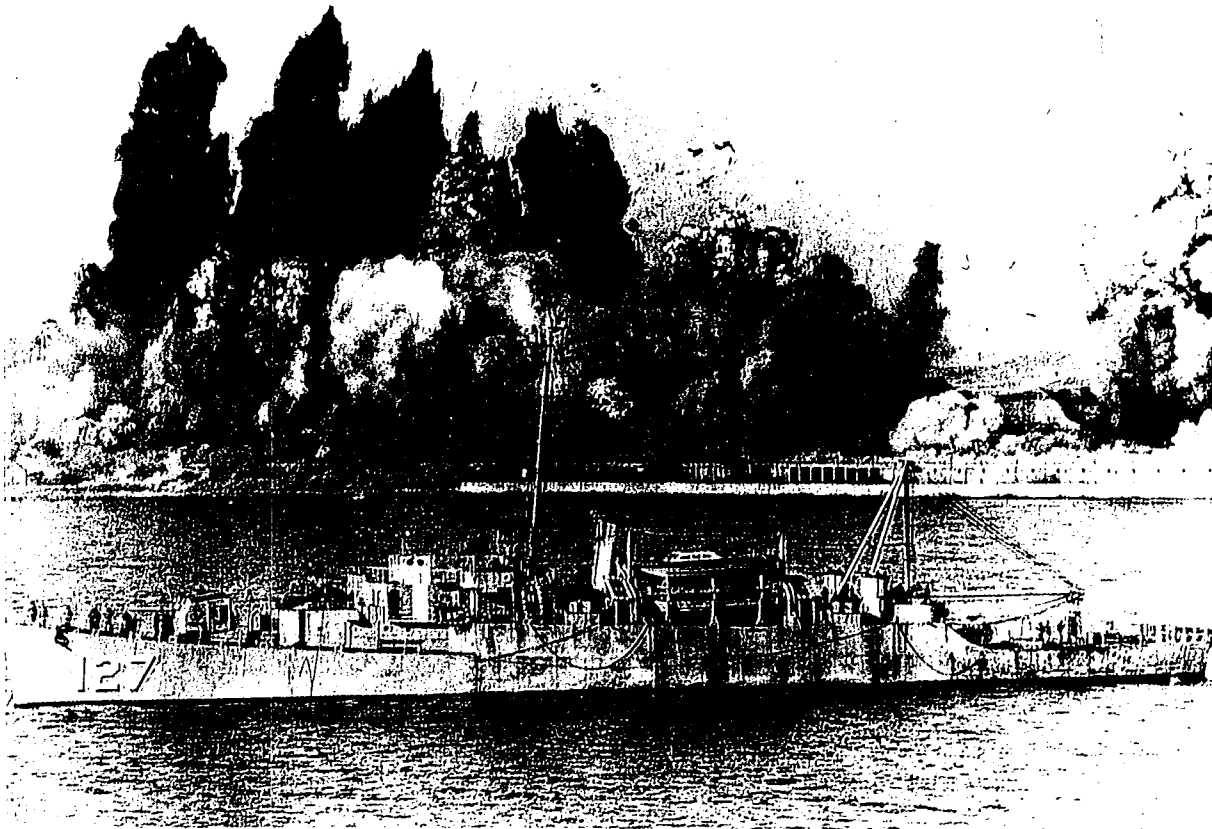
²⁹ L'échec de la ligne Maginot ne condamne pas le béton, mais la prétention d'abriter un homme à *son poste de combat* sous des dalles de plusieurs mètres d'épaisseur. Si le temps et les moyens sont disponibles, il faut enfoncer sous terre les *cantonnements* afin de permettre le repos du combattant et la protection des réserves. Il faut distinguer entre l'abri et le poste de combat pour lequel le gigantisme commence dès qu'on s'écarte sensiblement du trou d'homme.

³⁰ Ce concept de « zone interdite » et de « zone de tir libre pour l'aviation » sera ensuite abondamment utilisé au Viêt-nam par les Américains et en Algérie par les Français.

de l'aviation américaine. L'infanterie dispose alors d'un armement portatif antichar aussi puissant qu'abondant et est appuyée par une aviation nombreuse et vigilante³¹.

Une armée puissante³² ayant la supériorité des effectifs, des blindés, des feux et de l'air reste terrée et inquiète derrière la barrière du Naktong. Une simple avancée lui aurait pourtant sans doute permis de repousser des forces nord-coréennes rendues exsangues par l'aviation. L'exemple des combats de l'été 1950 montre ainsi sans ambiguïté que l'ascendant psychologique initial obtenu par l'effet de surprise est capital et a un effet marqué d'hystérésis³³.

Mais la guerre de Corée ne montre pas seulement comment peut se réaliser la surprise et comment les différents systèmes de combat permettent de contre balancer ses effets, elle est également l'exemple d'une véritable surprise conceptuelle stratégique.



Noël 1950 : dernières destructions à Hungnam

³¹ Cependant, l'ombre de Guderian planait sur la moindre annonce d'un bruit de chenille douteux. L'angoisse de l'encerclement et de la percée blindée de grande ampleur provoquaient des réactions excessives à des incidents. Une débauche de feu révélait les emplacements de combat et les plans de feux ; les déplacements intempestifs des maigres réserves les transformaient en proies faciles pour des embuscades nocturnes...

³² Qui méprise des chinois affublés du sobriquet de « Guks ».

³³ Retard de l'effet sur la cause. Il s'agit de la prolongation d'un phénomène alors que la cause qui en est l'origine a déjà cessé.



*Réunion au PC de la 1^{ère} division de Marines à Inchon, le 17 septembre 1950
Au 1^{er} rang, de g. à d. : Général Mac Arthur, Amiral Struble, généraux Whitney et Wright*



Actions aériennes sur les communications

3. La surprise conceptuelle du conflit coréen

Sur le plan politique, une conséquence importante de la guerre de Corée est le retour de la Chine comme acteur stratégique majeur en Extrême-Orient. L'agression du 25 juin 1950 est lancée par les Nord-coréens avec l'intention manifeste d'anéantir, par une campagne éclair, le potentiel militaire sudiste et de provoquer ainsi l'écroulement du régime politique de Séoul. De même, les Nations Unies en intervenant *manu militari* contre l'agresseur, se proposent non seulement de faire échec à l'expansion communiste, mais aussi de réaliser leur objectif politique d'unification de la péninsule coréenne. La suppression du gouvernement communiste de Pyongyang est escomptée comme suite logique de la défaite des armées nord-coréennes.

La guerre de Corée est donc conçue, de part et d'autre, sur le modèle classique des guerres européennes du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècles. Pour employer les termes de Clausewitz qui en est le théoricien, il s'agit alors d'*abattre l'ennemi* ; et l'*aboutissement militaire et le but politique coïncident*³⁴.

3.1 Aspects « Clausewitziens » de la guerre de Corée

Or cette *guerre idéale* recherchée, les belligérants ne sont pas capables de la réaliser en Corée. Les Nord-coréens doivent renoncer à la victoire totale quand intervient une armée techniquement supérieure dont l'anéantissement n'est plus possible. De leur côté, les Nations Unies sont obligées d'abandonner leurs objectifs de guerre le jour où, derrière les armées nord-coréennes en déroute, apparaissent les innombrables divisions de « volontaires » chinois. Il y a éloignement de la guerre idéale et **retour à la guerre limitée**.

Depuis lors, le conflit coréen est resté au point mort stratégique³⁵. La progression prudente des alliés en 1951 est destinée non plus à *détruire les forces adverses*, à les *mettre dans l'impossibilité de se défendre* et à leur *imposer la volonté du vainqueur* (à la manière de Clausewitz) mais seulement à s'assurer un maximum de sécurité et à interdire toute action décisive à l'adversaire. La guerre de mouvement se transforme en guerre de position. Renonçant à réaliser leurs buts de guerre respectifs, les protagonistes se contentent d'empêcher l'adversaire de réaliser les siens. Pour utiliser le vocabulaire des échecs, le « *pat* » semble préférable au « *mat* ».

C'est une surprise pour les protagonistes notamment américains et une évolution importante par rapport au concept de *guerre totale*. Clausewitz reconnaît d'ailleurs qu'il y a des *guerres de tous les degrés, de la guerre de destruction jusqu'à la simple observation armée*. La guerre de Corée a certes eu initialement le caractère de destruction le plus brutal, mais assez rapidement les opérations n'ont plus visé que des buts très modestes avant d'évoluer vers l'*observation armée*.

³⁴ Cette forme de guerre est au demeurant typique de l'ère industrielle. La victoire alliée de 1945 est l'application de la *guerre absolue*, voire de la *guerre idéale* où de la *guerre se rapprochant de son vrai caractère* (au sens Clausewitzien).

³⁵ Le statu quo consensuel semble d'ailleurs avoir été l'objectif stratégique de la Chine dès 1951.

Après avoir atteint au XIX^{ème} et au XX^{ème} siècle leur paroxysme, les guerres le dépassent avec la guerre froide³⁶. C'est en Corée que le retour aux *guerres politiques* réapparaît avec le renoncement à la *victoire totale*. C'est le retour des guerres limitées, c'est à dire avec des objectifs politiques, des buts militaires et des moyens limités. En Corée, pour la première fois depuis la guerre de Sept Ans, un important conflit militaire se termine autrement que par une victoire. Cette bascule conceptuelle surprend certains occidentaux qui ne considéraient Clausewitz que comme le théoricien de la guerre totale.

3.2 Un limogeage faussement surprenant

Un but politique est toujours à l'origine du déclenchement d'une guerre. Le politique s'adapte certes à la nature des moyens mis à son service, mais il prime nécessairement. Pour reprendre Clausewitz, *la guerre n'est pas seulement un acte politique mais un instrument politique*.

Au-delà des qualités exceptionnelles du « General of the Army » Douglas Mac Arthur, l'erreur qui justifie son rappel est d'avoir manqué à la règle de primauté du politique. Le vainqueur du Japon conçoit et réalise remarquablement le plan stratégique aboutissant à la défaite rapide des forces nord-coréennes³⁷. Sa faute est de n'avoir pu en concevoir aucun autre. Pour lui, la guerre doit automatiquement se terminer par l'occupation totale du territoire ennemi. En annonçant l'offensive vers le Yalu, il croit d'ailleurs pouvoir prédire la fin imminente des hostilités (retour des « boys » pour Noël).

L'intervention limitée et indirecte (artifice des « volontaires ») des forces chinoises constitue pour le vieux soldat une violation de règles du jeu tenues pour immuables. Cette modification du jeu le surprend et l'oblige à réviser sa propre conception de faire la guerre. Il ne cesse de protester contre l'interdiction d'envoyer ses avions bombarder les bases de Mandchourie d'où partent les renforts chinois. La coïncidence des nécessités politiques et militaires, qui n'existe que dans la *guerre idéale*, est pour lui un dogme ; là réside son erreur.

A l'égard de la Chine, Mac Arthur ne conçoit aussi que la victoire totale. Il se fait fort de la remporter par les bombardements aériens, le blocus naval et le soutien fourni aux nationalistes de Formose. Les chefs d'état-major rejettent systématiquement cette thèse téméraire. En effet, l'élargissement des opérations ne peut qu'entraîner les Etats Unis à gaspiller leurs forces sans aucune chance de succès militaire, et à fortiori politique.

La guerre de Corée a peut-être été déclenchée par les communistes par opportunisme³⁸. C'est ensuite qu'elle est devenue une épreuve de force et un sondage de la détermination américaine s'inscrivant dans l'ensemble du conflit est-ouest. Cette guerre qui n'était pas totale ne pouvait donc se terminer par une paix totale puisque la guerre froide continuait

³⁶ Jusqu'au XVIII^{ème} siècle, *la guerre n'allait jamais jusqu'à l'extrême ... on ne recherchait pas la victoire totale*. Les ressources limitées des Etats les conduisaient à faire la paix quand il leur paraissait *peu probable d'atteindre leur but de guerre* ou quand cela *risquait de coûter un prix trop élevé*. La guerre était alors une *affaire de gouvernements*.

³⁷ Pour Mac Arthur, la guerre en Corée n'est, dès le début, qu'une étape dans un plan plus vaste visant la Chine communiste.

³⁸ Il semble aussi que Kim Il Sung ait très sincèrement cru que les Etats Unis ne s'engageraient pas en Corée et lui laisseraient le champ libre. Les déclarations de Dean Acheson en 1949 pouvaient d'ailleurs le lui laisser croire. L'ambiguïté des déclarations de l'Ambassadeur américaine en Irak juste avant la guerre du Golfe a peut-être eu le même type de conséquences quarante années plus tard.

au-delà de la stabilisation du front en Corée. Pour les protagonistes majeurs, les enjeux étaient limités³⁹. Les opérations militaires ont gardé un caractère limité car elles ne constituaient qu'un épisode d'un affrontement « froid » qui se déroulait aussi dans les domaines de l'économie, de la diplomatie, de la propagande. La « conférence de Kaesong » ne pouvait donc pas « mettre fin à la guerre ». Elle avait pour tâche de porter la lutte sur un autre terrain.

3.3 La surprise de la faiblesse du « maître de la terre »

L'échec des offensives communistes dès qu'elles s'éloignaient de quelques centaines de kilomètres de leur « sanctuaire inviolable » mandchou, montre l'essoufflement à priori surprenant d'une armée pourtant rustique à une distance bien faible de ses bases. A contrario, les forces de l'ONU purent effectuer une avance de grande ampleur (600 km du Naktong au Yalu) en un peu plus d'un mois.

En effet, le freinage exerce un effet différent sur la puissance de la mer symbolisée par les USA et sur la puissance de la terre symbolisée par le monde communiste de l'époque. Il est en effet presque équivalent pour les USA de combattre à 6 000 km de leurs bases en Europe occidentale ou de le faire à 1 000 km en Corée. Le transport maritime s'il ne s'affranchit pas du temps, se joue des distances.

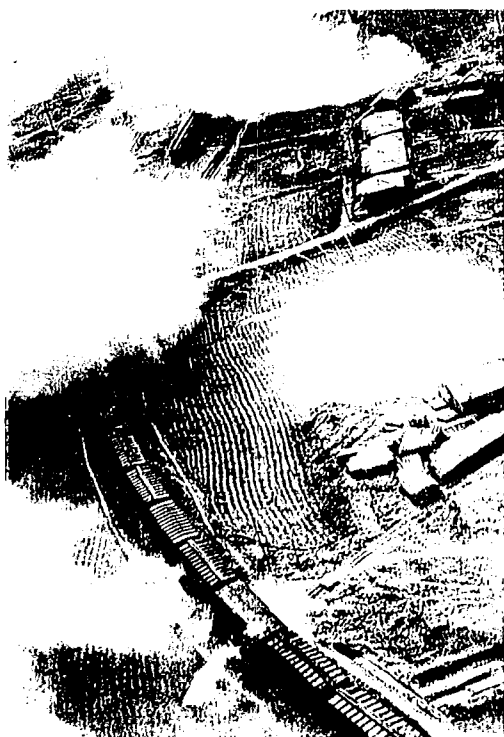
Le « heartland » se confondait en 1950 avec le bloc communiste URSS-Chine. Il bénéficie intrinsèquement en défensive des avantages offerts par sa position centrale et son immensité. Ainsi Rostopchine pouvait dire à Alexandre I^{er} : « *Sire, votre majesté sera formidable à Moscou, terrible à Kazan, invincible à Tobolsk.* ». Hitler et Napoléon⁴⁰ en ont fait l'amère expérience. Les difficultés que Mac Arthur a rencontrées dans sa marche vers le Yalu montrent aussi qu'il n'est pas besoin de se laisser attirer à des milliers de kilomètres dans l'intérieur de l'Eurasie pour ressentir l'effet néfaste de la distance parcourue et des étendues occupées.

Cependant, les capacités offensives du « heartland » ne sont pas aussi exceptionnelles que les défensives. La guerre de Corée montra les vulnérabilités du « maître de la terre » sur sa périphérie, en bout de chaîne logistique.

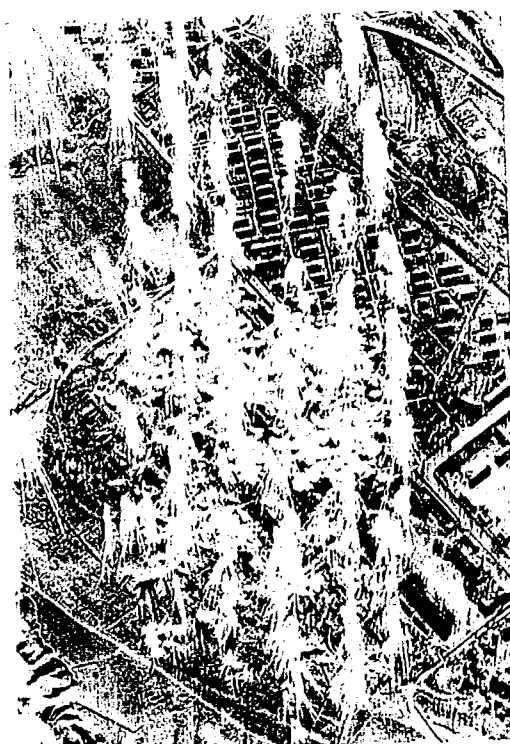
Le « maître de la mer » qui a des spécificités différentes de celles du « maître de la terre », n'est pas soumis aux mêmes contraintes. En Corée, le « heartland » communiste affrontait pour la première fois véritablement le « sealand ». A Inchon, le « maître de la terre » perçu toutes les capacités offensives et la valeur des armes du « maître de la mer ». La guerre froide a donc peut-être été gagnée en Corée sans que les protagonistes le ressentent sur le moment.

³⁹ Pékin a surtout envoyé d'anciens soldats de Tchang Kaï Tchek se faire massacrer en Corée ; l'Union soviétique a offert du matériel rendu disponible par la victoire sur le nazisme ; les Etats Unis n'étaient aucunement directement menacés. La Chine voulait surtout éviter d'avoir un état « capitaliste » sur sa frontière. Un « glaci » coréen, d'importance au demeurant sans doute négociable, lui semblait indispensable.

⁴⁰ Napoléon remarqua à Sainte-Hélène : « *Si, un jour, la Russie à un tsar qui a du cœur au ventre (il employait même une expression plus militaire) il deviendra le maître du monde.* »



FLAMING ROCKET *penetrating a loaded boxcar (bottom foreground) and napalm tank (right) exploding at the moment of impact.*



EXPLODING PHOSPHORUS BOMBS *dropped by B-29's over a North Korean barracks create an unusual pattern.*

Conclusion

La surprise a toujours été un facteur essentiel du succès. Elle peut avoir lieu dans la sphère purement conceptuelle, comme en 1950 avec le retour de la guerre limitée, ou plus classiquement dans les domaines stratégique, opératif ou tactique. La surprise peut enfin se réaliser par un usage ou une mise en œuvre différente, originale, d'un matériel ou d'une composante d'armées. Le conflit coréen illustre parfaitement ces différents aspects.

En pratique, la surprise est difficile à créer car elle nécessite de se renouveler constamment. Les procédés s'usent en effet très vite, même s'il est souvent possible d'adapter au présent une technique éprouvée voire éculée. En effet, si l'intention reste invariable, l'apparente nouveauté du procédé le dissimule. Pour surprendre, il faut s'ingénier à conserver l'idée directrice en lui donnant une forme nouvelle sous le masque d'une autre opération. C'est le renouvellement qui est la clé de la surprise. On cherche en permanence un autre objectif, un autre moyen intellectuel adéquat cachant le même fond.

C'est l'artifice qui change et non les principes sur lesquels reposent la surprise. Car, comme le note l'amiral Labouérie, *« confondre le procédé avec le principe est trop souvent un excellent alibi pour l'échec, et un certain encouragement à la paresse conceptuelle. »* Or la surprise ne s'accommode pas de la fainéantise et des recettes stéréotypées. La routine est la meilleure méthode pour être soi-même surpris.

Par ailleurs, la surprise s'emporte par la combinaison des différentes armes et armées. Il est rare qu'elle soit le produit d'un seul facteur. Elle se construit certes généralement autour d'une capacité particulière (d'infiltration par les collines de l'infanterie nord-coréenne pour Taejon, amphibie pour Inchon, ...) mais tous les moyens contribuent à sa réalisation.

Au demeurant, ces moyens ne sont pas uniquement « techniques ». Ils sont même surtout intellectuels. Si l'on excepte les surprises initiales du début d'un conflit, c'est pratiquement toujours celui qui a la plus grande agilité intellectuelle, la plus grande souplesse d'esprit, le plus d'imagination, qui surprend l'autre.

Mais encore faut-il que l'organisation, les structures de commandement s'y prêtent. Car le vainqueur est très souvent celui qui a le cycle de décision le plus court. C'est le temps qui est à l'origine de la surprise. Par essence, celle-ci ne peut pas s'inscrire dans la durée mais seulement dans l'instant.



Les fameux « Guks », en l'occurrence ici des prisonniers chinois



SUPPLY BY AIR to the ROK 1st Division in the Unsan area.

Ravitaillement d'une division coréenne par aéro-largage

Annexe 1

Rappel sur les opérations en Corée en 1950-1951

Le théâtre d'opération (carte N°1)

La géographie coréenne joue un rôle important dans le déroulement des opérations. Il apparaît donc utile d'en esquisser les traits essentiels : Péninsule de 220 000 km², large de 200 à 300 km, la Corée se caractérise d'abord par un relief extrêmement montagneux, dont la lecture des cotes sur une carte ne donne qu'une idée trompeuse. Sauf au nord où les sommets dépassent 2000 m, les altitudes restent généralement modestes. Mais les pentes sont si raides et escarpées qu'il est généralement impossible de cheminer à flanc de coteau. Les vallées sont toujours étroites, sauf sur la côte ouest, notamment dans les environs de Séoul.

Le climat, de type continental, chaud l'été avec une période de pluies violentes en juillet et août, est rendu très rude par les grands froids d'hiver. Le thermomètre descend fréquemment à -30°C. Une neige peu épaisse mais omniprésente couvre alors le sol pendant plusieurs mois. En mars ou avril, avec le dégel, vient la période de la boue, à laquelle succède un printemps court mais radieux.

En 1950, les voies de communications coréennes sont rares et de médiocre valeur. En dehors de quelques routes empierrées et de voies ferrées japonaises, il n'existe que des pistes empruntant les fonds de vallées, et des sentiers de chèvres le long des crêtes¹. Plusieurs heures de marche épuisante sont l'unique moyen de se rendre sur les pitons.

Présentation générale du début du conflit

Le conflit coréen donne lieu à une succession spectaculaire de renversements de situation. Pour l'année 1950, il est possible de le découper en trois phases :

1. la déroute initiale puis l'arrêt sur la rivière Naktong (juillet - août 1950) ;
2. le débarquement d'INCHON et la contre-offensive américaine vers le YALU (automne 1950) ;
3. L'attaque surprise chinoise (novembre) et le reflux au sud du 38ème parallèle (décembre 1950).

Les phases ultérieures d'étalement des diverses offensives chinoises puis de stabilisation du front concernent l'année 1951.

¹ CES Michelet : « Les lignes de crêtes sont extrêmement bien marquées et constituent un véritable réseau de voies de circulation. Elles sont le plus souvent soulignées par un chemin d'un mètre de large dont les chinois firent une utilisation maximum pour leurs ravitaillements. Quant aux alliés, ils ont été amenés en plusieurs endroits à les élargir jusqu'à les rendre praticable aux GMC. »

la déroute initiale et l'arrêt sur la rivière Naktong (cartes N°2², N°8 et N°9)

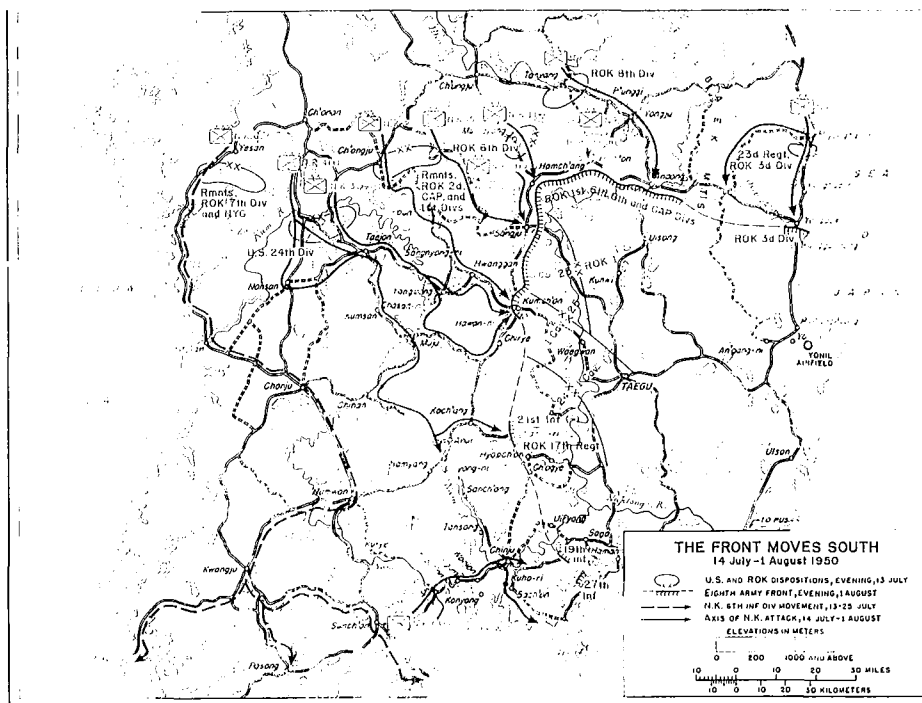
L'invasion de la Corée du sud par des troupes nord-coréennes commence le 25 juin 1950. Profitant du boycott de l'ONU par les Soviétiques qui protestent contre la présence de la Chine nationaliste à l'ONU, les Etats Unis font adopter une résolution par le conseil de sécurité qui :

- condamne l'agression nord-coréenne,
- demande le retrait des forces communistes au nord du 38° parallèle,
- appelle tous les membres de l'Organisation à donner « toute l'assistance nécessaire » aux sud-coréens pour contraindre les Nord-coréens à se retirer.

Le président Truman interprète immédiatement la décision du conseil de sécurité de l'ONU autorisant « toute l'assistance nécessaire » comme une invitation à aider militairement la Corée du sud. Mac Arthur est alors autorisé à utiliser les forces navales et aériennes, **mais pas terrestres**, pour aider l'armée sud-coréenne.

Après des combats retardateurs très durs, les forces sud-coréennes renforcées de plus en plus de troupes américaines, parviennent péniblement³ à se maintenir dans le réduit de Pusan en s'appuyant sur la coupure du Naktong. De nombreux Cassandre prédisent un nouveau Dunkerque. Cependant, le général Walker commandant des troupes de la poche ordonne de « se battre sur place jusqu'à la mort ».⁴

Pendant le mois d'août et la première quinzaine de septembre, des combats féroces opposent les Nord-coréens aux américains dans les collines abruptes surchauffées par le soleil qui dominent le fleuve Naktong.

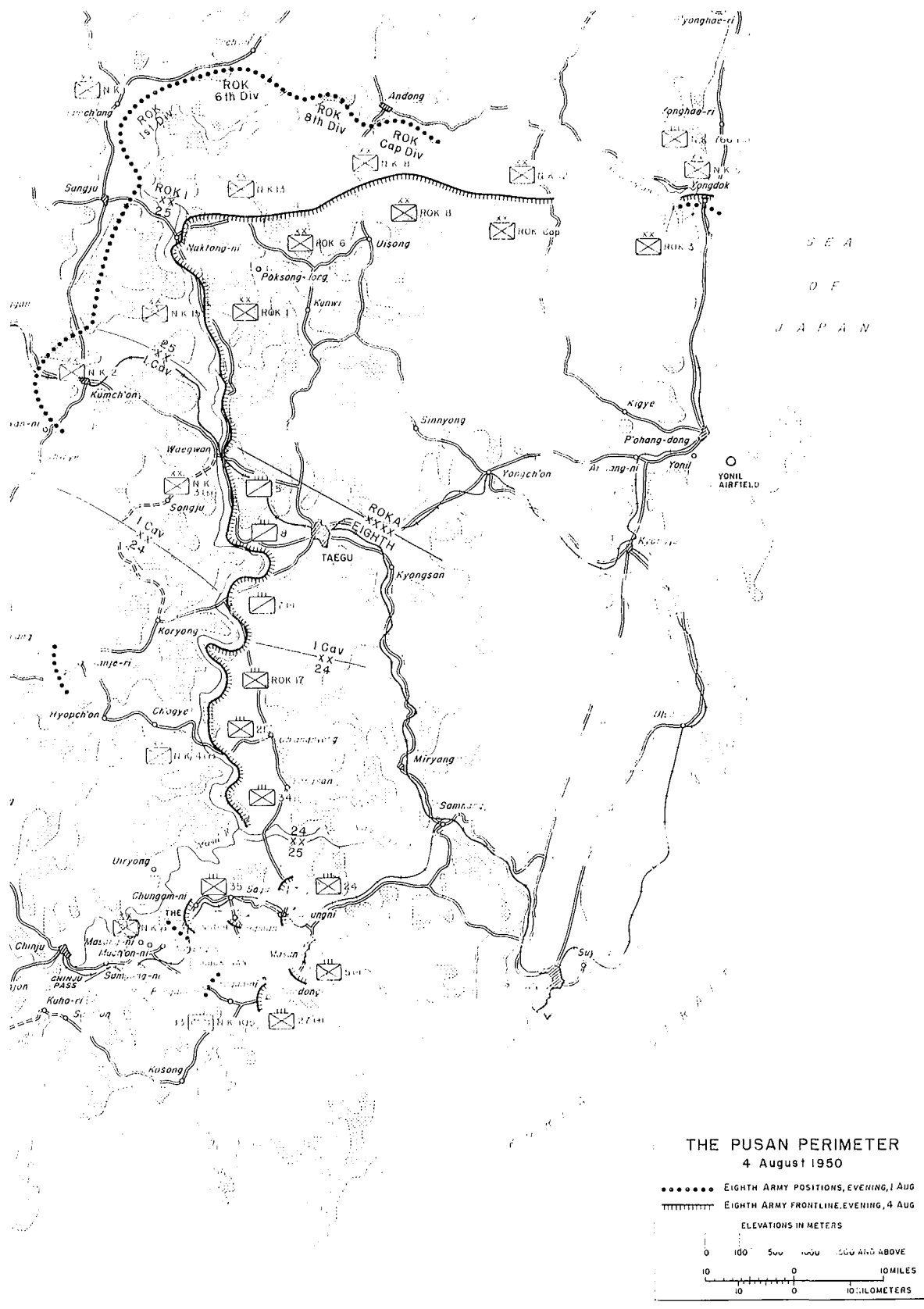


Carte N° 8 : le repli vers le sud, 14 juillet – 1^{er} août 1950

² La carte N°2 se trouve dans le corps principal du mémoire entre les pages 2 et 3.

³ La 24^{ème} D.I. US du général DEAN est quasiment anéantie dans la ville de TAEJON fin juillet (cf. § 1.4.).

⁴ Il ne semble pas que la doctrine du « zéro mort » fut d'actualité en 1950 !



Carte N° 9: la poche de PUSAN

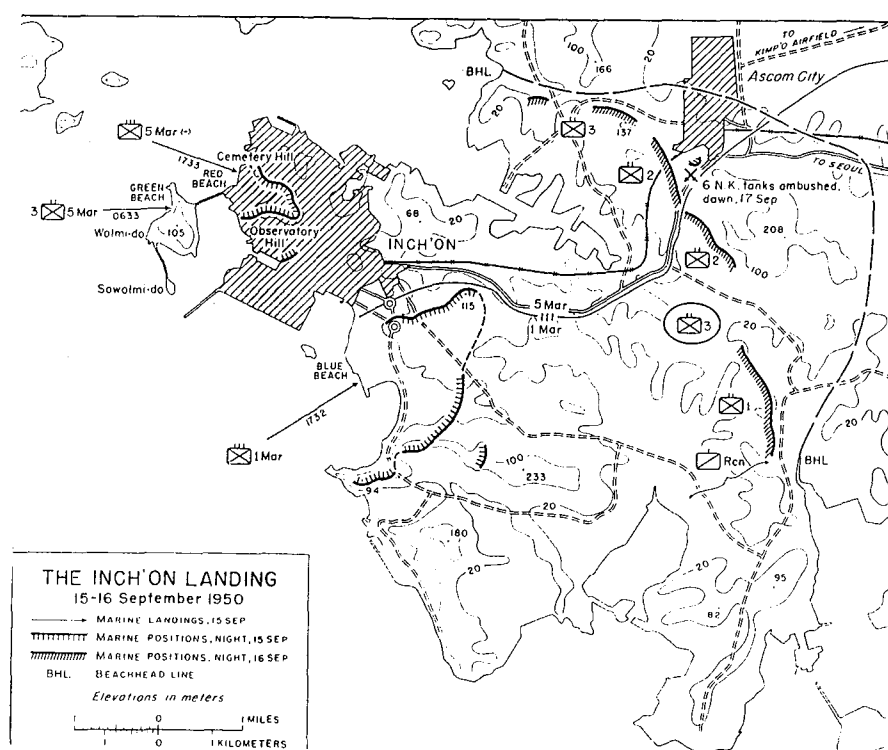
La contre-offensive américaine (automne 1950, cartes N°4, 5, 10 et N°11)

Le Général Mac Arthur mobilise 100 000 japonais pour assurer la défense de l'archipel et rendre ainsi disponible l'équivalent en troupes d'occupation américaines. Dès la fin juin, il a l'idée d'un débarquement sur les arrières de l'ennemi. Cependant, en raison des marées qui sont très fortes à Inchon, un débarquement ne pouvait avoir lieu qu'aux alentours de mi-septembre, ce qui laissait peu de délais pour une opération de cette ampleur.⁵

Le débarquement d'INCHON (carte N°4)

Le 12 septembre 1950 un ouragan se déchaîne sur la force navale, puis les convois transportant le X^{ème} Corps se reforment. Les canons de marine ouvrent le feu à l'aube du 15 septembre sur Wolmi-do. La petite île qui garde le port tremble littéralement sous les impacts des obus et des bombes d'avion. Les premières vagues d'assaut l'abordent sans perte. L'île est complètement occupée une heure après, au moment où la mer se retire déjà. Inchon est rapidement conquise ainsi que le terrain d'aviation de Kimpo, le plus grand de toute la Corée.

Dès cet instant, des signes de faiblesses se manifestent devant tout le front sud où démarre alors l'attaque de la VIII^{ème} armée. Au nord, l'ennemi se défend farouchement face au X^{ème} Corps, notamment à Séoul qui est occupé le 28 septembre. Au sud, la retraite nord-coréenne se transforme en déroute puis en débâcle. En un mois, 130 000 prisonniers sont capturés. Le « César américain », comme fut surnommé Mac Arthur, est au faite de sa gloire.



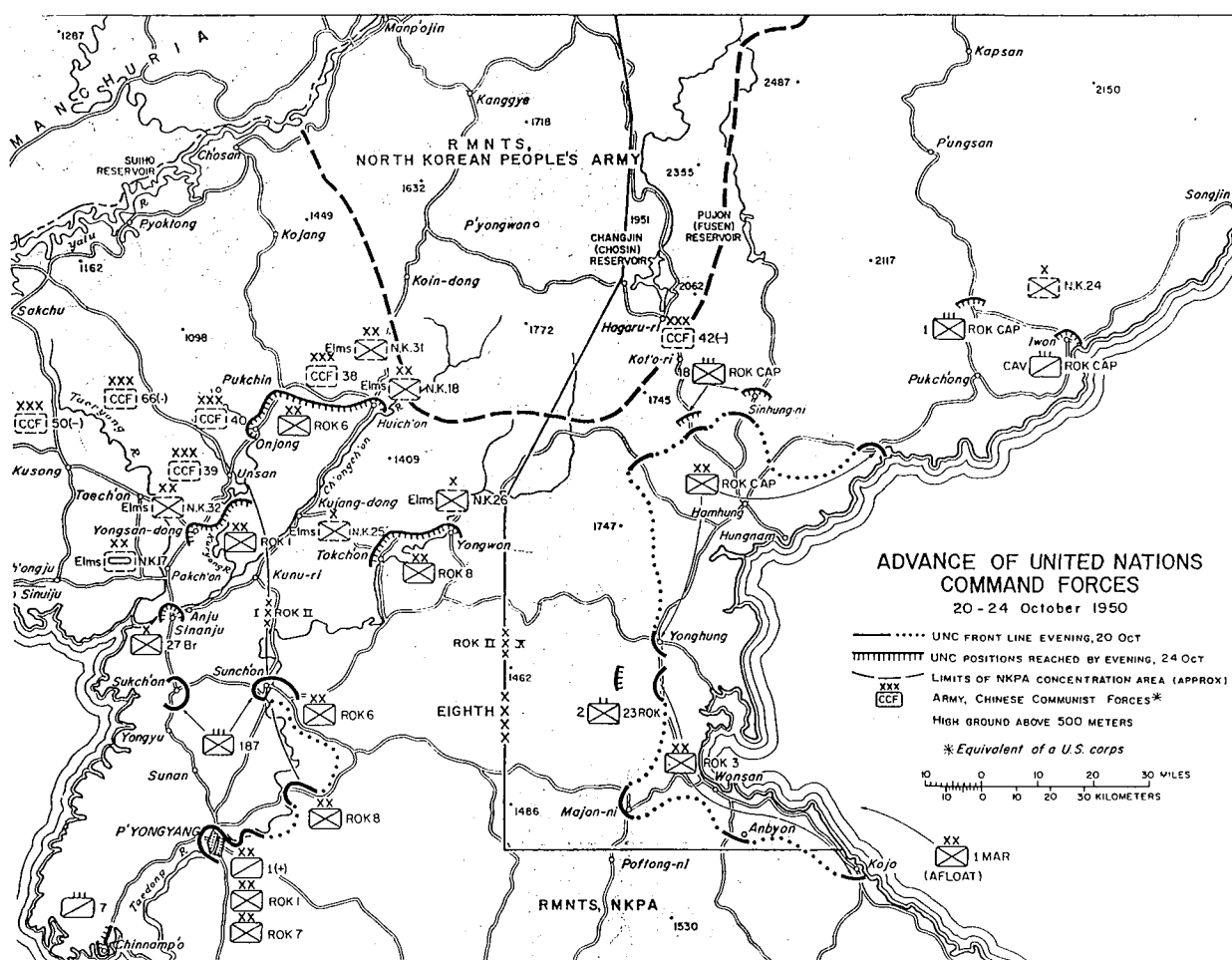
Carte N° 4 (rappel) : le débarquement d'Inchon, 15 - 16 septembre 1950

⁵ Une très vive controverse (cf. annexe 3) eut lieu au plus haut niveau stratégique pour décider de la possibilité et du point d'application de l'opération.

La poursuite et l'offensive vers le Yalu (octobre – novembre, cartes N°5⁶, N°10 et N°11)

La Corée du Sud est entièrement libérée et la Corée du Nord envahie à son tour⁷. La poursuite est essentiellement l'œuvre de la VIII^{ème} armée qui atteint Pyongyang le 20 octobre. Un largage de parachutistes au nord de la ville complète l'encerclement. Le X^{ème} Corps débarque fin octobre à Wonsan au nord-est de la péninsule (carte N°11). C'est la course au fleuve Yalu qui est atteint à l'est fin novembre en plusieurs points (le 21 novembre par les avant-gardes du X^{ème} Corps). A l'ouest, la VIII^{ème} armée⁸ n'est plus qu'à quelques kilomètres de la frontière avec la Chine. Elle a déjà rencontré trois divisions de « volontaires » chinois supposés « encadrer » l'armée nord-coréenne.

Le 6 novembre, Mac Arthur ordonne un bombardement des ponts sur le Yalu par 90 B29. Le General of the Army Marshall, ministre de la défense autorise l'action uniquement sur « l'extrémité sud-coréenne des ponts ». Cela étant impossible, le bombardement est annulé. La tension entre Mac Arthur et Washington commence alors à se cristalliser.

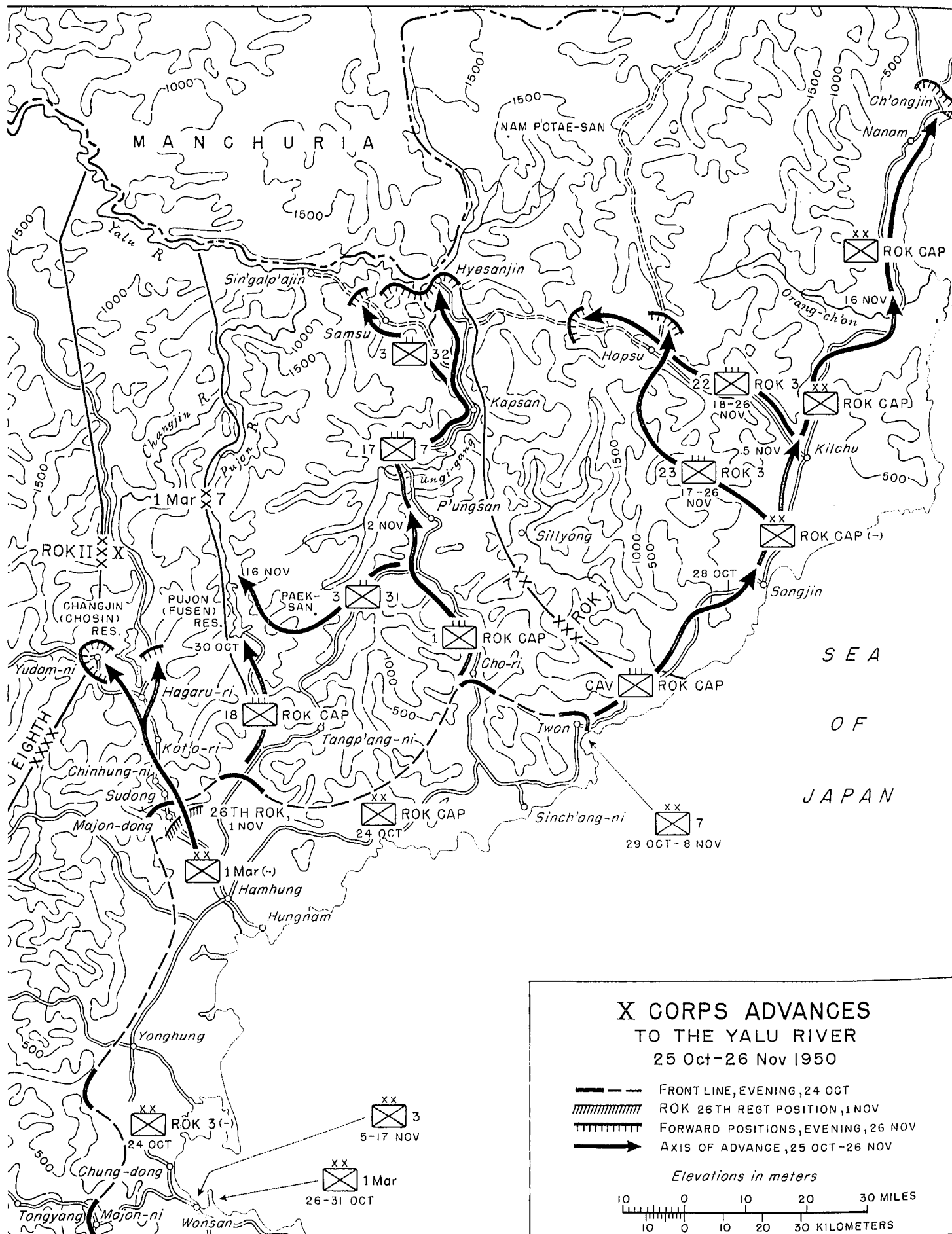


Carte N° 10 : l'avance des Nations Unies, 20 – 24 octobre 1950

⁶ La carte N°5 se trouve dans le corps principal du mémoire entre les pages 4 et 5.

⁷ Le X^{ème} Corps qui avait débarqué à Inchon rembarque pour être ultérieurement débarqué sur la façade orientale de la péninsule. Cette manœuvre compliquée et discutable lui fera pratiquement perdre un mois.

⁸ Arguant de la difficulté à communiquer entre les façades occidentales et orientales de l'isthme coréen, le général Mac Arthur a longtemps maintenu un commandement dual avec le X^{ème} Corps et la VIII^{ème} armée. Il fallut attendre fin décembre 1950 pour que le X^{ème} Corps passe aux ordres de la VIII^{ème} armée. On ignore si Mac Arthur voulait conserver une relation hiérarchique directe avec son fidèle Almond qui commandait le X^{ème} Corps ou s'il voulait appliquer l'adage « divide to rule ».



Carte n° 11 : débarquement et avance du X

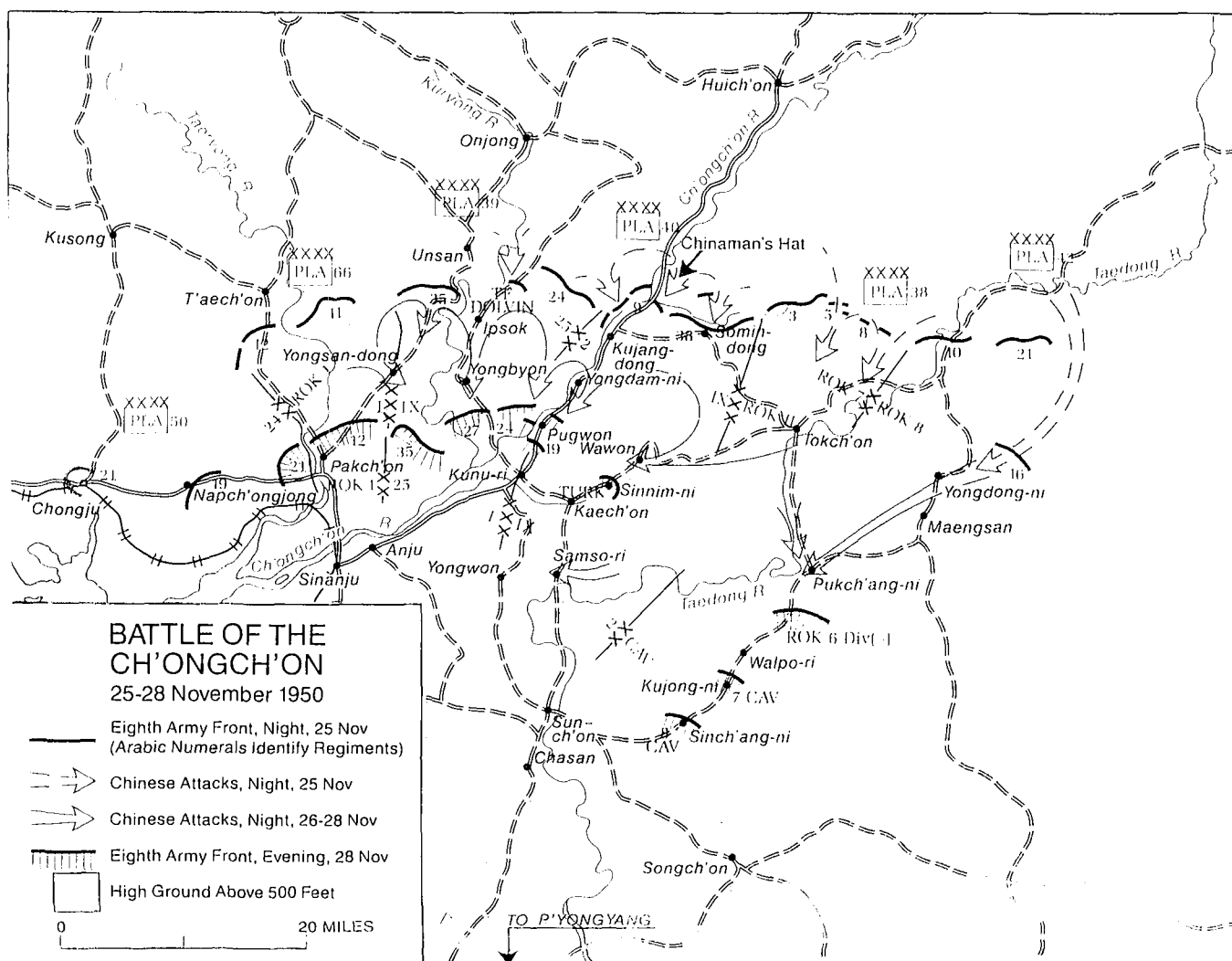
L'attaque surprise chinoise (décembre, cartes N°12 à 16)

La guerre paraît virtuellement terminée. Pourtant, l'intervention chinoise massive le 25 novembre 1950 survient comme un coup de tonnerre dans un ciel sans nuage.

L'attaque surprise (cartes N°12 à 14)

Sous le couvert de la nuit et sous la protection de batteries antiaériennes très puissantes, plus de 200 000 combattants chinois entrent en Corée du 6 au 26 novembre 1950. La baisse de la température va en outre faire baisser le niveau du fleuve et le geler, le rendant particulièrement franchissable.

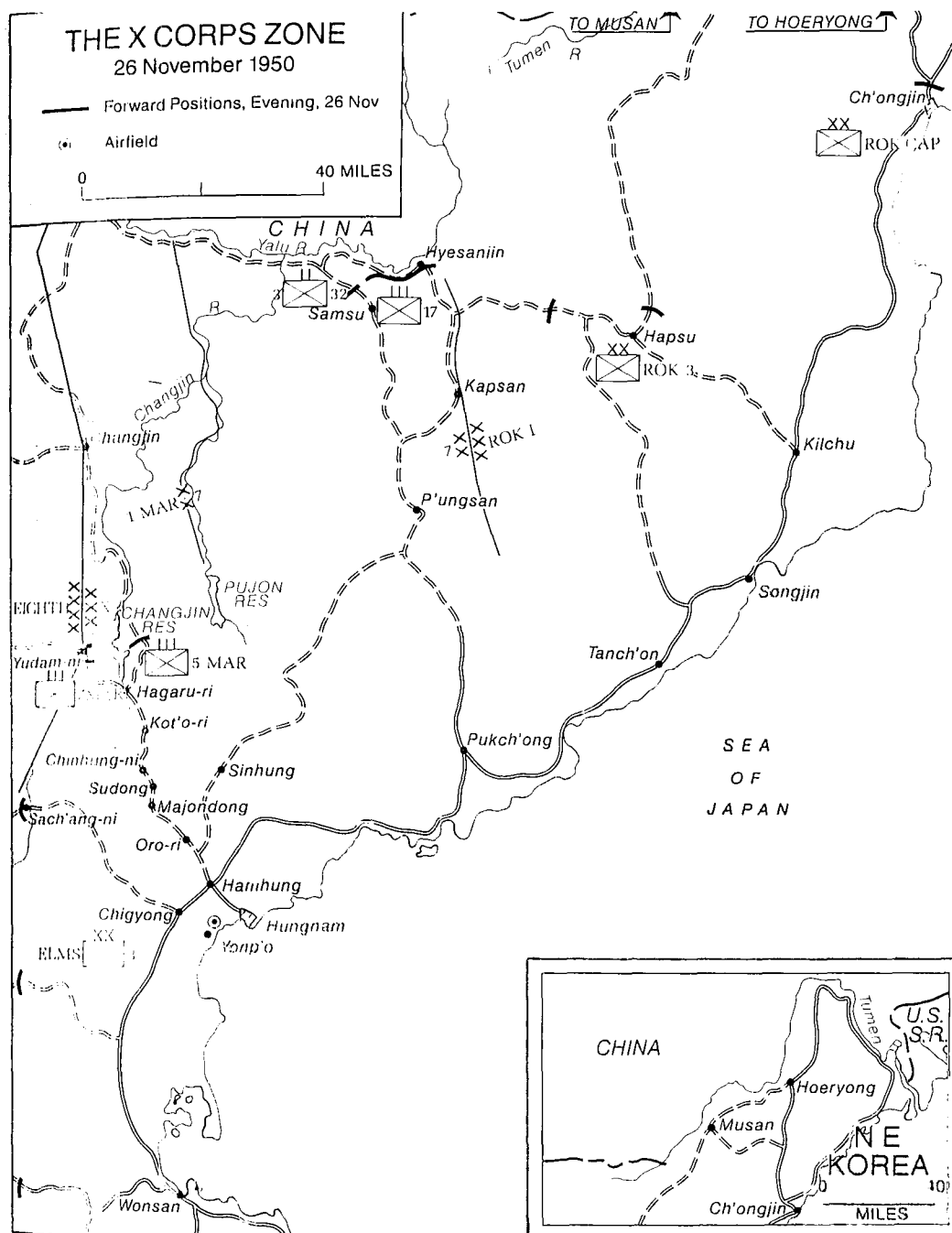
Fin novembre, le XIII^{ème} groupe d'armées chinois s'élance (carte N°12) contre la VIII^{ème} armée américaine de Walker, tandis que le IX^{ème} groupe d'armées attaque le X^{ème} Corps d'Almond. Le choc est rude et la VIII^{ème} armée se fait étriller à Kunuri⁹.



Carte N° 12 : l'attaque du XIII^{ème} groupe d'armées chinois contre la VIII^{ème} armée US

⁹ A Kunuri, la 2^e DI perd 4 100 hommes et une bonne partie de son artillerie.

Pendant ce temps, le X^{ème} Corps combat dans des conditions sibériennes. Les « Marines » se couvrent de gloire au réservoir de Changjin (cartes 13 et 14).



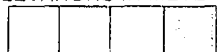
Carte N° 13 : l'attaque du IX^{ème} groupe d'armées chinois contre le X^{ème} Corps

BATTLE OF THE CHANGJIN RESERVOIR

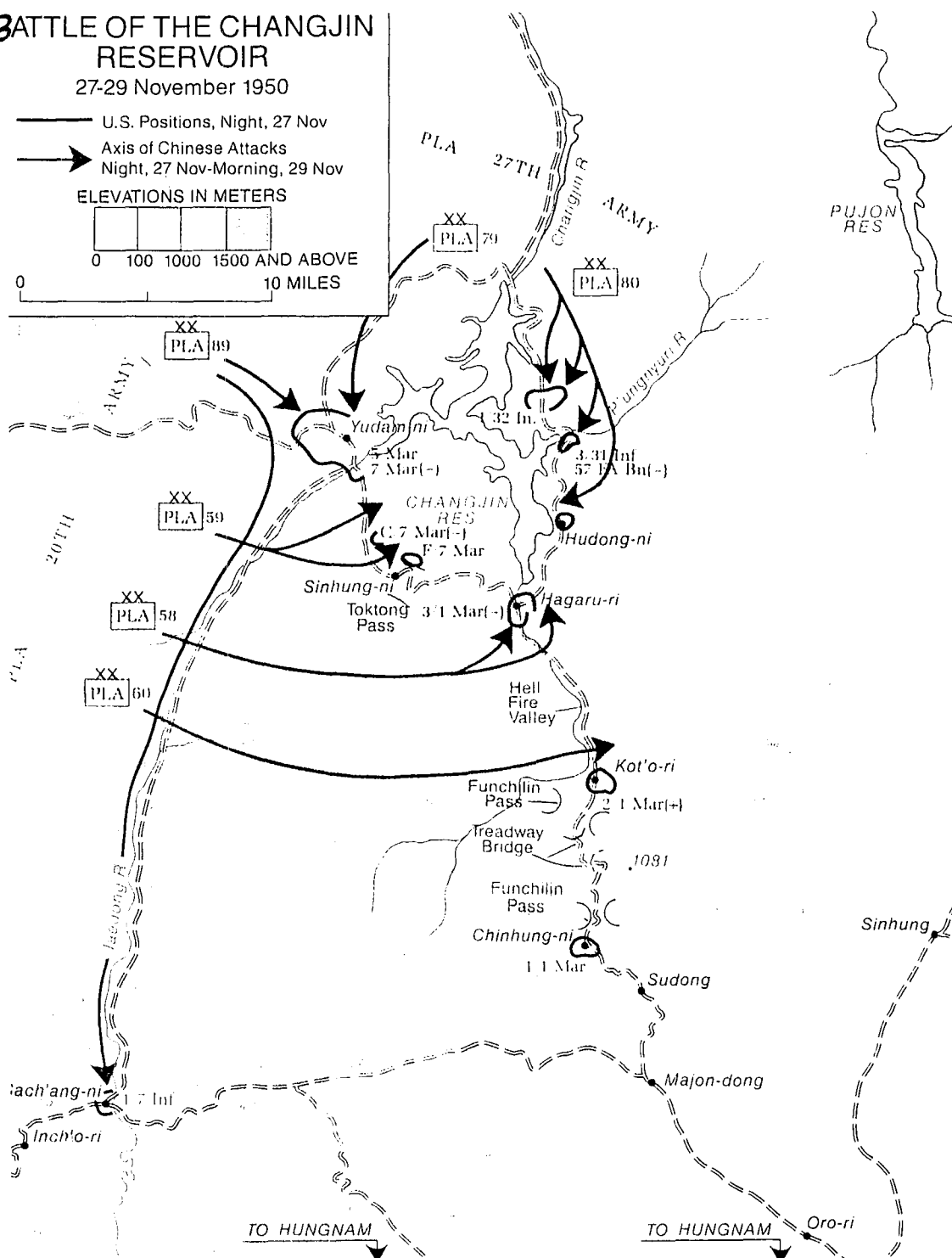
27-29 November 1950

- U.S. Positions, Night, 27 Nov
- ➔ Axis of Chinese Attacks Night, 27 Nov-Morning, 29 Nov

ELEVATIONS IN METERS



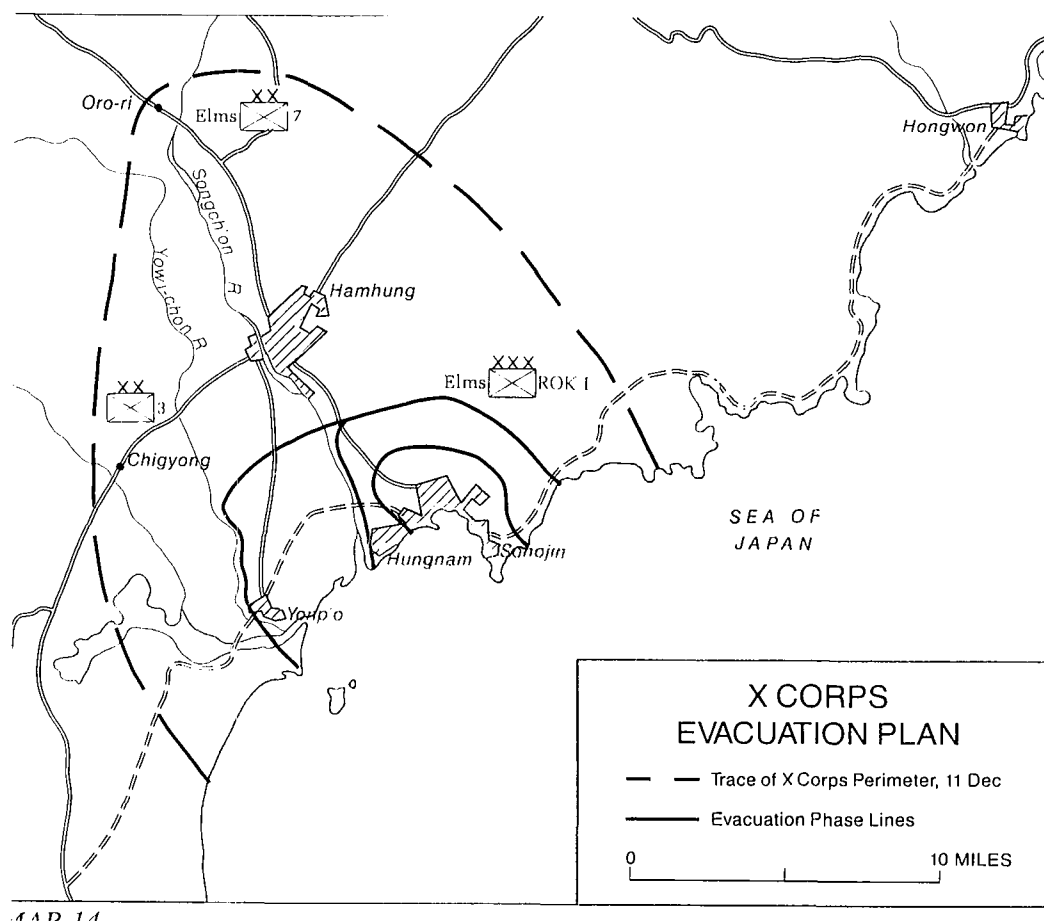
0 100 1000 1500 AND ABOVE
10 MILES



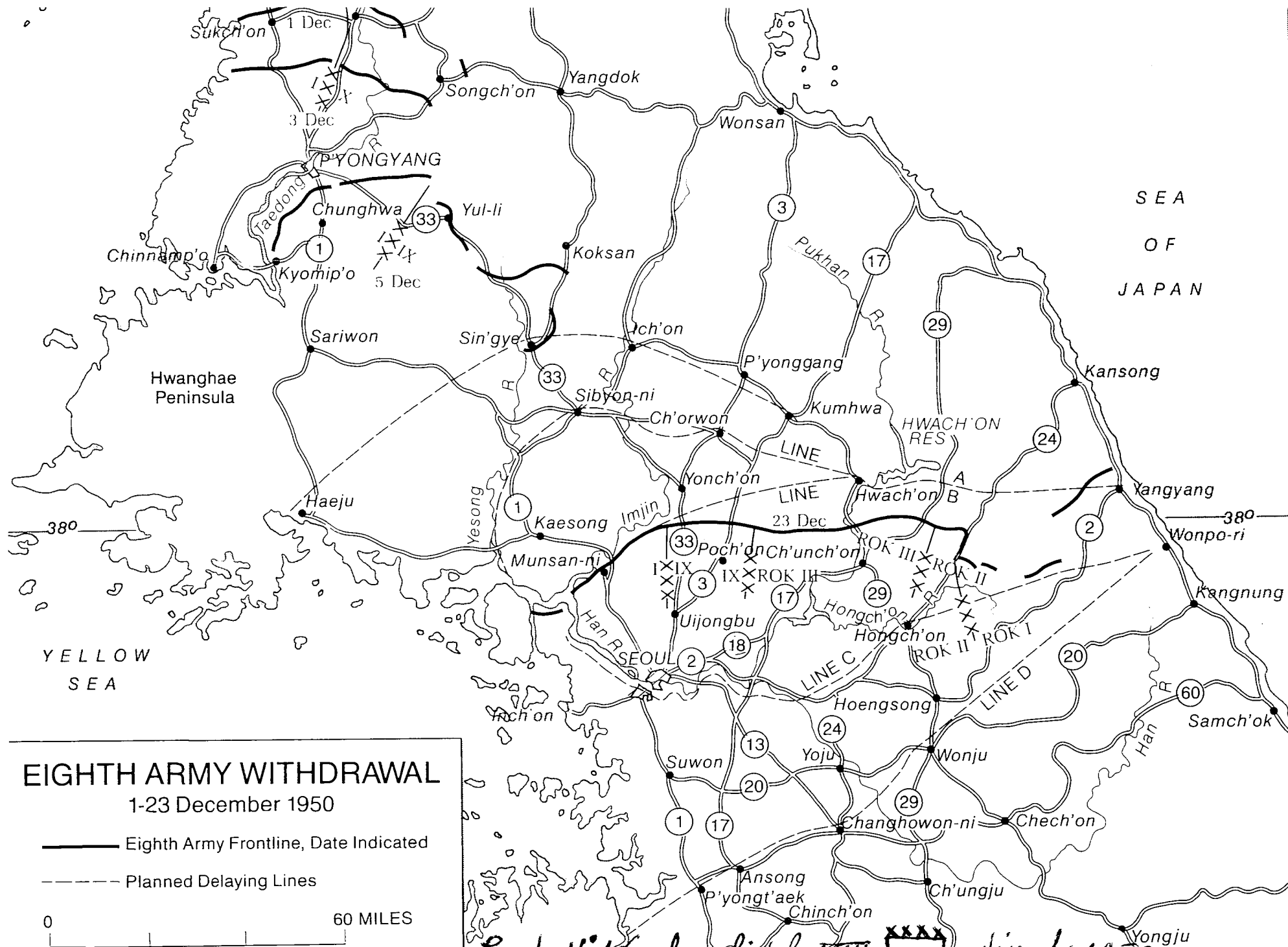
Carte n° 14 : les combats autour des réservoir de Changjin

Le reflux au sud du 38ème parallèle (cartes N°15 et 16)

Durement éprouvé, le X^{ème} Corps effectue du 15 au 25 décembre un remarquable rembarquement à Hungnam (carte N°15). Pendant ce temps, la retraite de la VIII^{ème} armée au sud du 38^{ème} parallèle est rapide, un peu trop sans doute (carte N°16). Les pertes sont sensibles. L'année 1950 s'achève avec la mort du général Walker dans un accident de voiture et son remplacement par Matthew Ridgway.



Carte N° 15 : le rembarquement du X^{ème} Corps à Hungnam, 15 – 25 décembre 1950



Carte N° 16 : le repli de la VIII , décembre 1950

La stabilisation en 1951 (carte N°17)

L'étalement de l'offensive chinoise (carte N°17)

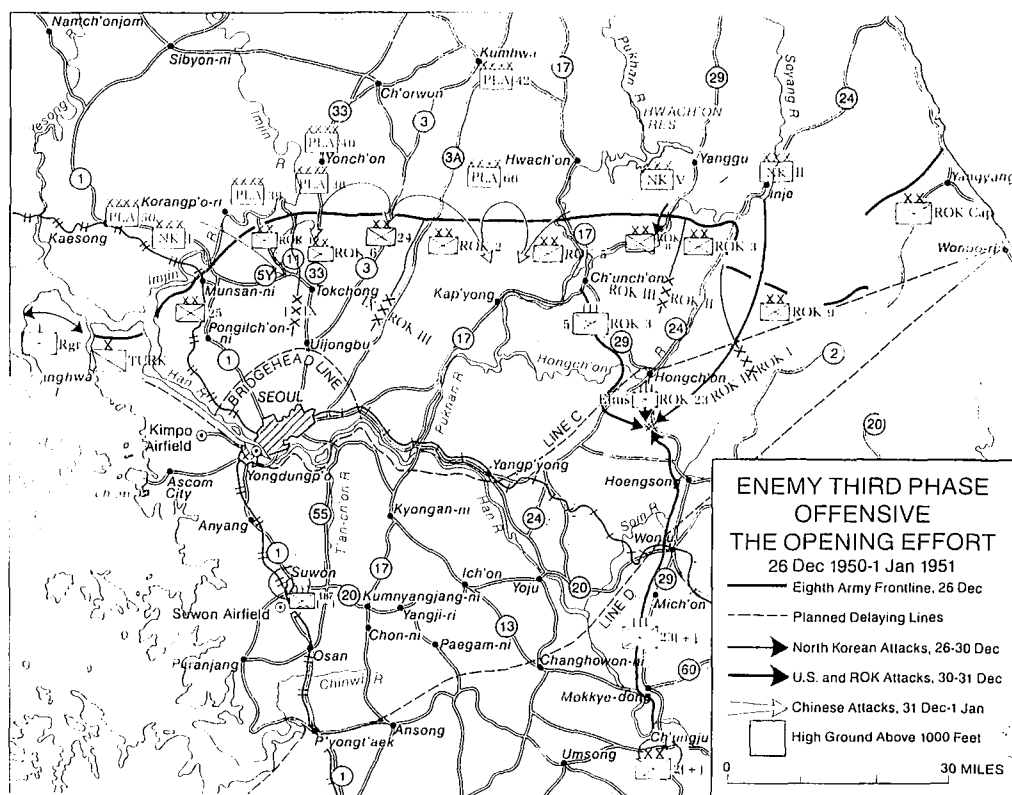
Dans les premiers jours de 1951, l'Armée chinoise qui n'avait pas pu suivre le rythme de repli des forces de l'ONU, achève sa concentration au sud du 38° parallèle (carte N°17). Elle lance alors son offensive d'hiver qui est repoussée après un recul d'une centaine de km (Séoul est perdu le 4 janvier). Les Nations Unies passent à la contre offensive en février et pénètrent en Corée du Nord, après avoir définitivement libéré Séoul.

Les offensives de printemps

Par deux offensives successives de printemps (avril et mai), les Chinois renouvellent leur tentative en vue de dissocier les forces des Nations Unies et de les rejeter à la mer. Après des succès initiaux, ils sont repoussés avec de très lourdes pertes (batailles connues sous le nom de « massacres de mai »). Le 11 avril 1951, le général Mac Arthur est relevé de son commandement par le président Truman¹⁰. Une nouvelle contre-offensive des Nations Unies leur permet de franchir à nouveau le 38° parallèle.

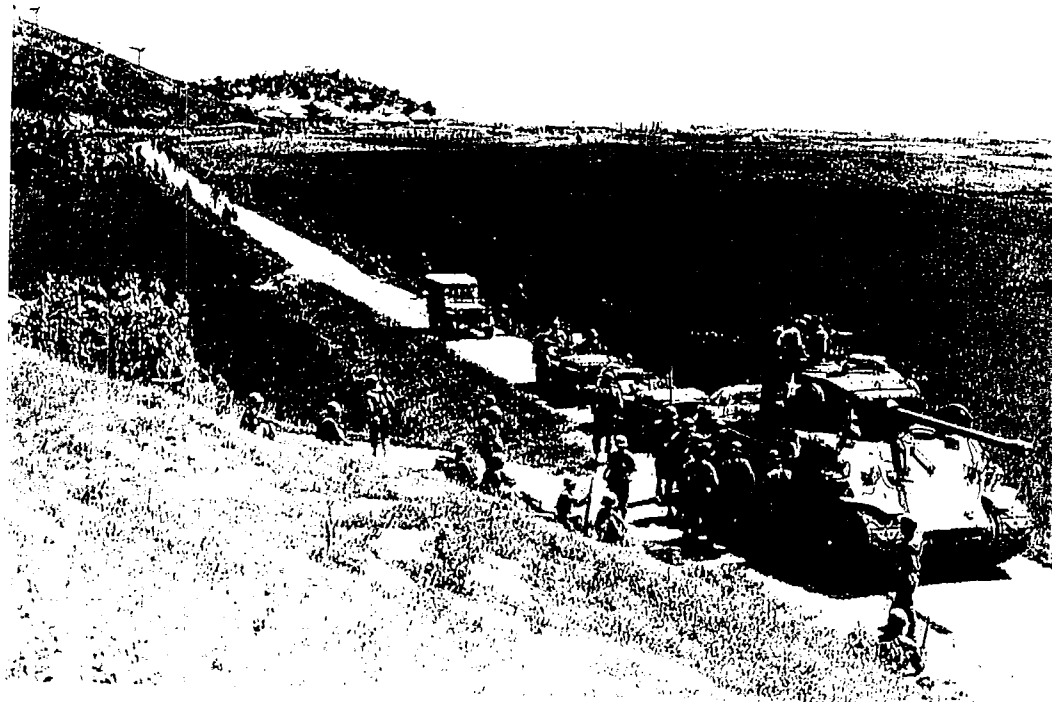
La stabilisation du front

A partir de juin 1951, la lutte se stabilise, les pourparlers d'armistice ayant commencé à Kaesong. Les deux adversaires s'enterrent et c'est la fin de la guerre de mouvement. Jusqu'à l'armistice de juillet 1953, il n'y aura plus que des actions à objectif limité qui, pour être particulièrement acharnées, n'en sont pas moins très localisées.

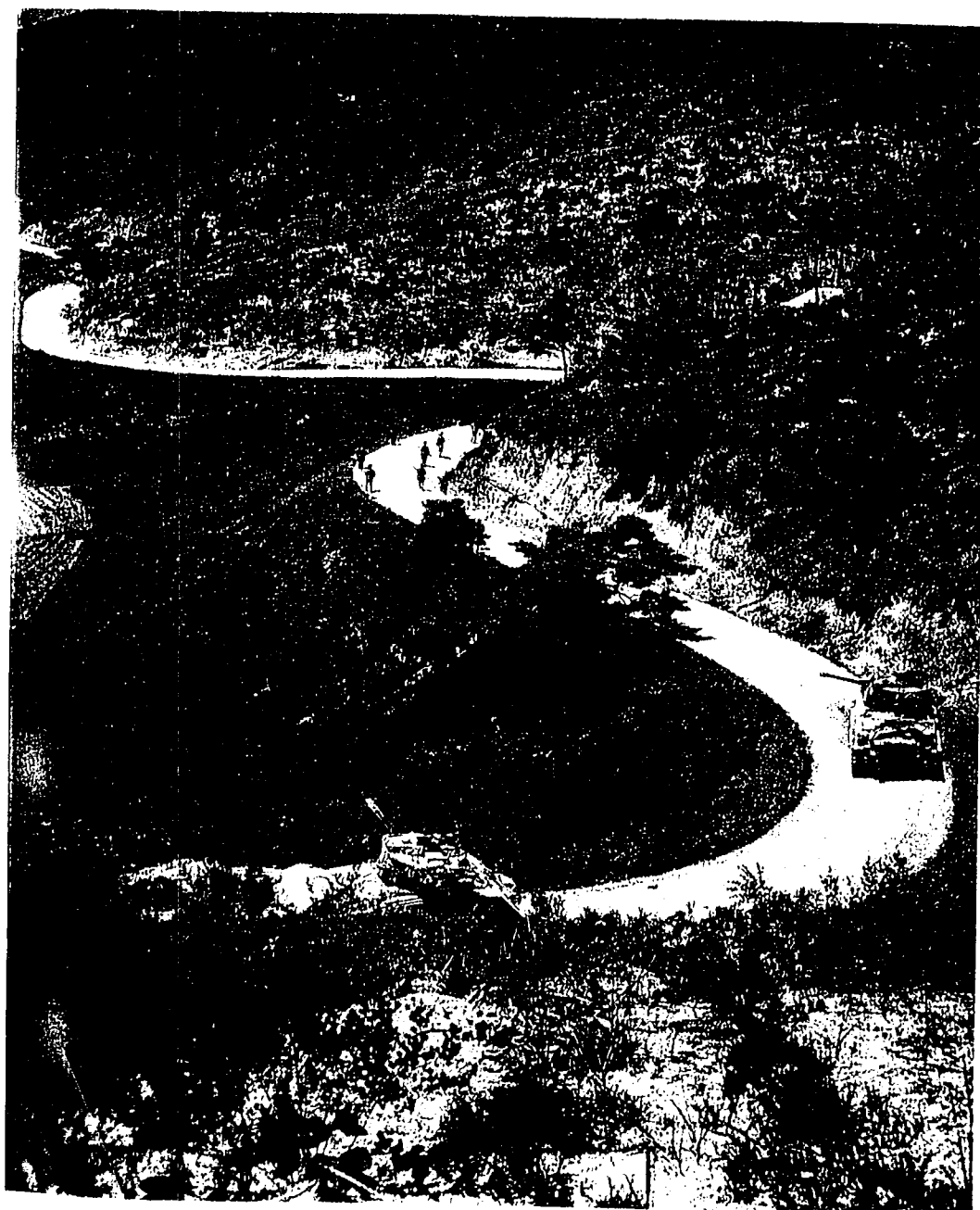


Carte N° 17 : situation au 1^{er} janvier 1951 et au début de l'offensive d'hiver chinoise

¹⁰ Non seulement par lassitude du Président Truman devant les déclarations intempestives du « general of the army », mais aussi par crainte de ses intentions. En effet, les interceptions effectuées par la National Security Agency montraient que Mac Arthur souhaitait rétablir les nationalistes en Chine en continentale. Confiant dans la supériorité nucléaire américaine, il ne semblait pas effrayé par un élargissement du conflit ; son sens politique n'était pas à la hauteur de ses qualités militaires. Mac Arthur ne subodorait d'ailleurs sans doute pas que les organes de sécurité de son propre pays écoutaient ses communications.



2D BATTALION, 27TH INFANTRY, *on the recaptured supply road.*



POINT OF A COMBAT COLUMN *moving toward its position near Yongsan.*

Annexe 2

Télégramme du General of the Army Mac Arthur

Adressé le 30 juin 1950 à Washington après sa visite à Séoul et à l'origine de l'intervention **terrestre** américaine.

« Les troupes sud-coréennes sont en pleine confusion. Organisées et équipées en forces légères destinées au maintien de l'ordre à l'intérieur, elles n'étaient pas préparées à soutenir une attaque appuyée par l'aviation et les blindés. Elles sont par suite incapables de reprendre l'initiative contre la force que représente l'armée nord-coréenne. Les Coréens du Sud n'avaient rien préparé pour une défense en profondeur, pour une zone d'étapes. Ils n'ont pas de dépôts de ravitaillement. Aucun plan n'a été fait ou exécuté pour la destruction des approvisionnements en cas de retraite. De ce fait, ils ont perdu ou abandonné tout leur équipement relativement lourd et ne disposent plus d'aucun moyen de communication. Dans la plupart des cas, ils ont conservé leurs fusils. Ils sont rassemblés progressivement par un échelon avancé de mes officiers, que j'avais envoyé dans ce but. Sans artillerie, mortiers et canons antiaériens, ils peuvent tout au plus espérer retarder l'ennemi en utilisant au maximum les obstacles naturels, s'ils sont parfaitement commandés. La population civile est tranquille, disciplinée et relativement prospère. Ils ont gardé un haut degré d'esprit patriotique et de confiance dans les Américains¹¹.

Il est essentiel que l'avance ennemie soit contenue ou son élan va entraîner l'invasion de la totalité de la Corée. L'armée sud-coréenne est incapable de contre-attaquer.

Le seul espoir de tenir sur la ligne actuelle et de regagner plus tard le terrain perdu repose sur l'intervention des troupes combattantes de terre des Etats-Unis dans la bataille coréenne. **La continuation de l'emploi exclusif de nos forces aériennes et navales sans un élément d'infanterie ne peut pas entraîner de décision.** Sans l'autorisation de l'emploi d'un détachement des trois armes dans cette zone ébranlée, notre mission ne peut entraîner, au mieux, que des pertes de vies humaines, d'argent et de prestige. Au pis, elle va à un échec. »

¹¹ Les atrocités nord-coréennes conduisent Mac Arthur à rendre tous les chefs militaires ennemis personnellement responsables des crimes de guerre. Le souvenir des procès de Tokyo était encore frais car à partir de ce moment, les atrocités diminuèrent notablement et les prisonniers furent moins mal traités. A l'heure où l'on s'interroge sur l'intérêt du TPI, l'exemple coréen peut paraître instructif.



THE JOINT CHIEFS OF STAFF. Left to right, Admiral Forrest P. Sherman, General of the Army Omar N. Bradley (chairman), General Hoyt S. Vandenberg, and General J. Lawton Collins.



Annexe 3

La controverse du débarquement d'Inchon¹²

Le dessein de Mac Arthur de débarquer deux divisions sur les arrières de l'ennemi se heurte à une vive opposition de la part du comité des chefs d'états-majors. Le CEMA de l'époque, Omar Bradley, déclare que ce genre d'opérations est « *démodé* », qu'on n'y aurait plus jamais recours dans l'avenir.

Bradley se brouille avec les marins qu'il traite, avec les « marines », de « *mannequins de devanture* ». Le président Truman n'a de son côté que sarcasmes pour ces derniers dont il dit : « *Tant que je serai président, les « marines resteront ce qu'ils doivent être, une police maritime. Leur propagande est aussi bien organisée que celle de Staline.* »

L'esprit interarmées règne donc au plus haut niveau. Après un silence de six semaines, le CEMAT (général Collins) et le CEMM (amiral Sherman) arrivent davantage avec une mission de dissuasion du débarquement, plutôt que de discussion.

Le 23 août, lors de la conférence organisée pour dégager un consensus, les experts navals déclarent d'emblée que la combinaison de la marée, une des plus hautes du monde, et des bancs de boue de la baie d'Inchon rend un débarquement à cet endroit extrêmement hasardeux (il s'agit pour eux d'un euphémisme !). A la date considérée, la différence, en élévation, entre la marée haute et la marée basse, est de près de dix mètres ; elle atteint plus de trois kilomètres en étendue de vase découverte. Pendant la montée et la descente de la marée, la vitesse du courant dans le chenal connu sous le nom de « Chenal du Poisson Volant », atteint six nœuds. Même dans les meilleures conditions le chenal est étroit et sinueux. C'est un emplacement idéal pour la pose de mines et il peut être bloqué en y coulant un seul navire.

Dans ces conditions, la force amphibie n'aurait que deux heures pour neutraliser les batteries ennemies, avant de se trouver à sec sur les bancs de vase. A supposer que cela puisse être réalisé, la marée haute du soir ne donnerait que 2h $\frac{1}{2}$ aux troupes pour débarquer dans l'obscurité et établir une tête de pont pendant la nuit.

En outre, concluent les marins, le débarquement devrait avoir lieu en plein centre de la ville où chaque maison peut constituer un point de résistance. L'amiral Sherman résume son opinion par ces mots : « *si on fait une liste de tous les obstacles que peut rencontrer un débarquement, Inchon les a tous.* »

L'Armée de terre n'est pas en reste. Le CEMAT estime qu'Inchon se trouve située beaucoup trop loin en arrière du front actuel pour avoir un effet immédiat sur l'action ennemie. Pour accomplir avec succès une manœuvre aussi importante avec les moyens limités disponibles, il faudrait retirer la 1^{ère} brigade de « marines » du front qu'elle occupe au risque d'affaiblir les positions déjà fragiles de Walker. Collins ne croit pas qu'après avoir occupé Séoul, il sera possible d'effectuer la liaison avec Walker, au sud. C'est le

¹² Carte N°4 et N°5.

syndrome d'Anzio. Enfin, le risque de tomber sur des forces très supérieures autour de la capitale et d'essuyer une grave défaite est non négligeable.

Collins propose plutôt le port de Kunsan, également sur la côte ouest, mais beaucoup plus au sud (Cf. carte N°7) et qui ne présente qu'une faible partie des obstacles reconnus à Inchon. Sherman se lève pour l'appuyer sans ambiguïté. La tension monte. Mac Arthur donne alors son point de vue : *« Le gros des forces rouges est massé devant le périmètre défendu par Walker. Je suis convaincu que l'ennemi n'a pas préparé de défenses solides autour d'Inchon. Les difficultés mêmes dont vous tirez argument sont celles qui nous assurent l'élément de surprise. Le commandement ennemi ne pensera jamais que nous oserons prendre de pareils risques. **C'est la surprise qui est l'élément vital de la victoire.** C'est parce que le marquis de Montcalm avait cru, en 1759, qu'une force armée ne pourrait jamais gravir les pentes presque verticales des abords sud de Québec qu'il avait massé ses formidables moyens de défense sur la partie faible que représentait le nord de la citadelle. C'est ce qui permit à Wolfe de remporter une grande victoire.*

Les objections de la marine sont pertinentes mais pas insurmontables. Le fait est que j'ai plus de confiance dans la marine qu'elle n'en a en elle-même. Les expériences qu'elle a faites au cours de nombreuses opérations réussies dans le Pacifique, dans des conditions similaires, ne me laissent aucun doute à cet égard.

Quant au débarquement à Kunsan, il éliminerait certainement une grande partie des difficultés rencontrées à Inchon, mais il serait à peu près inefficace. Ce serait un essai d'enveloppement qui n'envelopperait rien. Il ne couperait pas et ne détruirait pas le nœud des communications de l'ennemi. Ce serait un « enveloppement court » et il n'y a pas d'opération de guerre plus futile. Cela correspondrait à un renforcement des troupes de Walker qui l'aiderait à s'accrocher au terrain. Aucune décision ne peut être obtenue par l'action défensive de Walker.

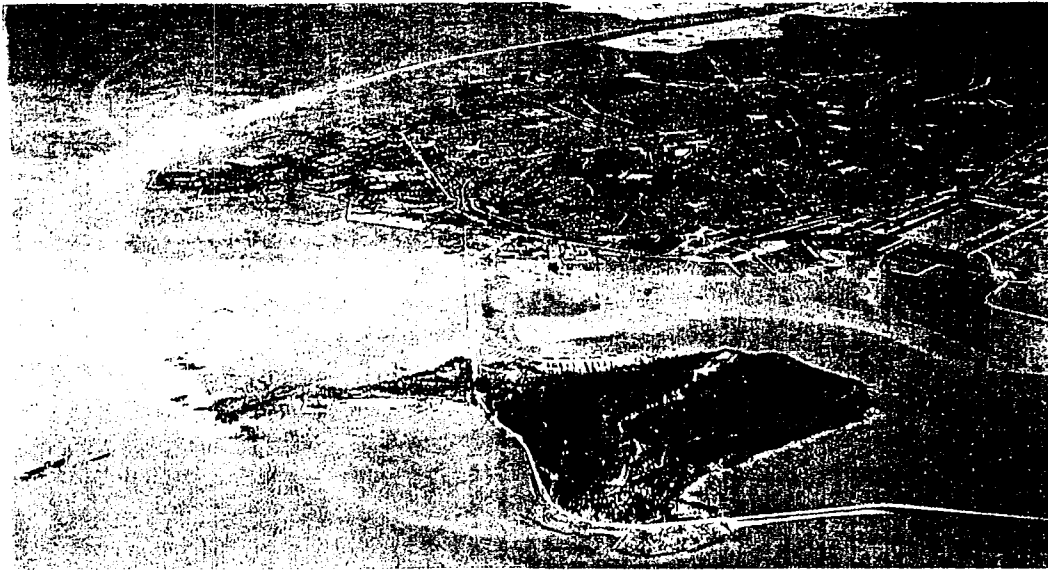
En saisissant Inchon et Séoul, nous coupons la ligne étroite par où doivent passer toutes les communications de l'ennemi et nous scellons l'accès à tout le sud de la péninsule. Toutes les voies d'accès venant du nord convergent vers Séoul, toutes les voies de ravitaillement vers le sud partent de Séoul. Si nous tenons Séoul, le système de ravitaillement de l'ennemi est paralysé dans les deux sens. La paralysie des troupes combattantes suivra vite.

La seule alternative à l'action que je préconise, c'est la continuation des sacrifices sanglants que nous faisons à Pusan, sans espoir de rémission. Etes-vous prêts à vous contenter de laisser vos troupes crever dans ce périmètre maudit, comme du bétail dans l'enceinte d'un abattoir ? Qui va prendre la responsabilité d'un pareil drame ? Certainement pas moi.

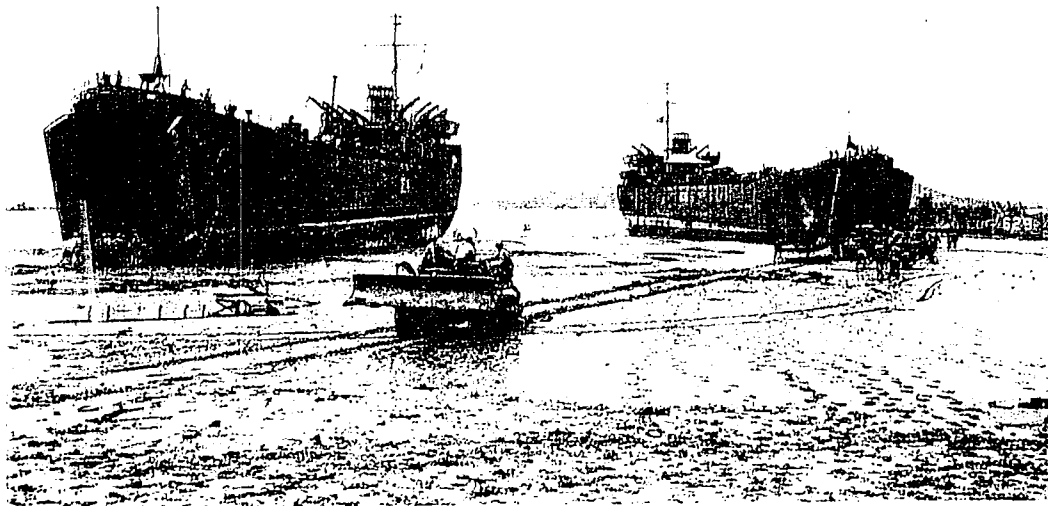
C'est tout le prestige du monde occidental qui est en jeu. Nous avons accepté la bataille. Ici nous combattons la guerre de l'Europe, mais nous le faisons avec des armes, tandis que là-bas, on la livre avec des mots. Si nous perdons la guerre contre le communisme en Asie, l'Europe est perdue, mais gagnons-la et elle sera probablement épargnée par la guerre et demeurera libre. Si nous prenons ici la mauvaise décision, celle de l'inertie, c'est notre fin.

Si mes calculs sont faux et que je tombe sur des défenses que je ne peux vaincre, je serai là en personne, et je retirerai immédiatement mes forces avant qu'elles soient engagées à fond dans le danger d'une retraite sanglante. La seule perte sera celle de ma réputation professionnelle. Mais non ! Inchon sera une victoire qui nous sauvera 100 000 vies. »

Après un plaidoyer aussi émouvant, les chefs d'état-major n'avaient plus qu'à acquiescer ; ce qu'ils firent le 29 août après leur retour à Washington. Mac Arthur réduisit alors les troupes de réserve du réduit de Pusan au strict minimum (un régiment) pour pouvoir constituer sa force de débarquement. Une semaine seulement avant le jour « J », tous les détails du plan sont au point. Les troupes venues du Japon, des Etats-Unis et même de la Méditerranée, sont à pied d'œuvre. Chaque unité a sa mission bien déterminée, quand arrive des chefs d'état-major un message exprimant des doutes sur le succès de l'opération. Une réponse comminatoire du « General of the Army » obtient la confirmation de l'opération.



WOLMI-DO



LANDING CRAFT AND BULLDOZERS *stuck in the Wolmi-do mud after the tide fell.*

Annexe 4

Les combattants terrestres en présence

Les Coréens

Le soldat coréen est courageux et endurant à la peine. Les quatre divisions d'infanterie sud-coréennes qui existaient fin juin 1950 ont l'organisation et l'équipement de forces de police. L'explication donnée par le président Syngman Rhee (de la Corée du sud) d'une armée sans matériel lourd, submergée par un adversaire auquel l'URSS n'aurait rien ménagé est pourtant incomplète. L'intervention presque immédiate de l'aviation tactique américaine obligea en effet d'emblée les chars nordistes à la plus extrême prudence¹³.

Les Américains

Les Etats-Unis envoient en Corée la quasi-totalité de leurs soldats de métier. Cependant, les appelés constituent la majorité de la troupe et une fraction importante des cadres est fournie par la réserve. Au début du conflit, les soldats américains manquent d'entraînement opérationnel¹⁴ et s'usent rapidement. Ainsi, lorsque le 25 novembre au matin, le premier régiment chinois entre en action, il heurte inopinément la compagnie B du 9^{ème} RI américain qui n'est pas un exemple de rigueur opérationnelle¹⁵.

Dès l'automne, l'armée américaine entretient en Corée sept divisions d'infanterie d'un effectif théorique de 18 804 hommes. Toutes les unités sont de type ternaire. La priorité est donnée aux appuis et aux soutiens : la division américaine ne compte que 2 187 combattants dont la mission normale au feu est le service d'une arme individuelle ou d'un fusil-mitrailleur.

¹³ Ne soyons pourtant pas trop sévères pour le vaincu provisoire. Le « monstre d'acier invulnérable » invoqué comme excuse à l'effondrement militaire sud-coréen avait déjà servi d'explication à la défaite d'autres armées plus réputées...

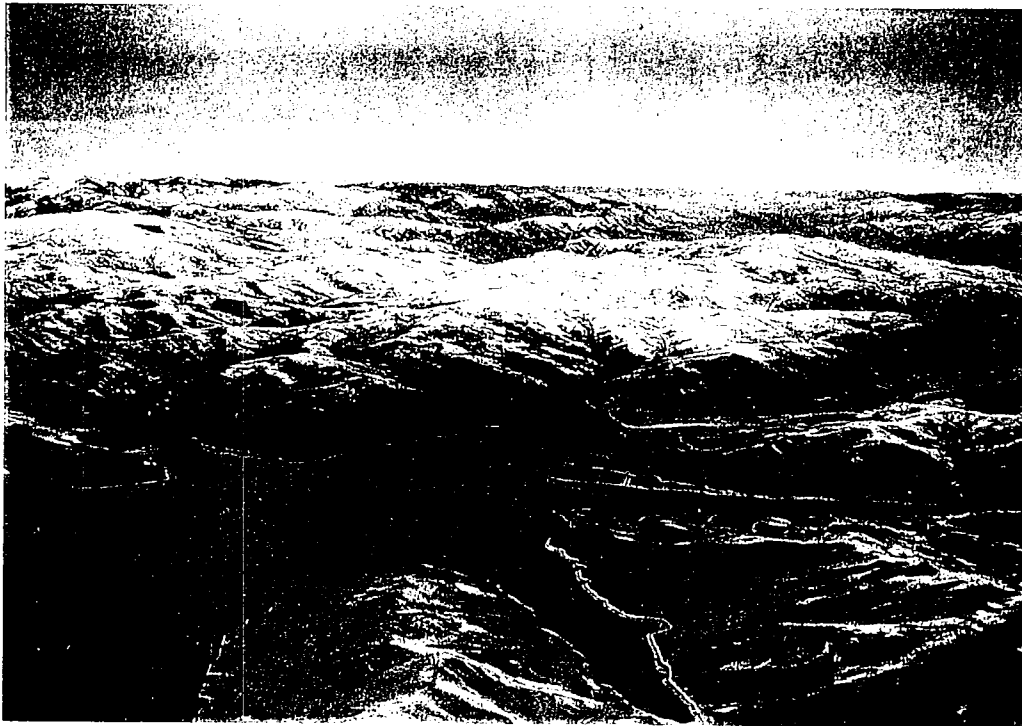
¹⁴ Le colonel Michaelis qui commande un Régiment d'Infanterie (RI) note : « *Dans l'instruction du temps de paix, nous sommes embarqués dans beaucoup trop de bagatelles inutiles. Quand mes gars sont partis, ils ne savaient même pas tirer. Ils ne connaissaient pas leurs armes. Ils avaient passé beaucoup de temps à écouter des conférences sur le communisme et pas assez à ramper sur le ventre au cours de manœuvres avec de balles réelles sifflant au dessus de leur tête. On leur avait appris à acheter des bons de la défense, à éviter les maladies vénériennes, à écrire une lettre à leur mère, alors que l'on aurait dû leur apprendre à réparer une mitrailleuse qui s'enraye. Ils ont été obligés d'apprendre au combat, en quelques jours, les données élémentaires qu'ils auraient dû posséder avant de se trouver face à face avec l'ennemi. Certains ne l'on pas appris assez vite.* »

¹⁵ On connaît avec précision l'état de cette compagnie : 129 hommes sur le terrain ; tous sauf 12 hommes sont sans casque ; seuls deux jeunes nouvellement affectés se sont munis de leur baïonnette ; la moitié de l'effectif seulement possède un outil ; il y a moins d'une grenade par homme, de 16 à 30 cartouches par arme individuelle ; ni rations ni couvertures ; le SCR 300 est en panne ; les SCR 536, détruits quelques jours auparavant dans un accident de véhicule, n'ont pas été remplacés...

Les Chinois

Fin 1950, jusqu'à soixante divisions chinoises ou nord-coréennes affronteront sept divisions américaines, une britannique et une dizaine de sud-coréennes. La division ternaire chinoise comprend 9 726 fantassins et compte 12 000 hommes. Elle est pauvre en appuis, en soutiens et en moyens de communication. Elle privilégie les mouvements et les actions de nuit.

Le soldat chinois possède les qualités d'endurance, de frugalité, manuelles et pratiques du bon combattant. Endoctriné, il a un certain mépris de la mort. Il est très chargé et quitte la Mandchourie avec dix jours de vivres. L'instruction individuelle est excellente et les cadres supérieurs très qualifiés. Cependant, les commandants de compagnie et les chefs de sections manquent de formation malgré leur fanatisme. Ils osent notamment rarement prendre des initiatives.



Extrémité nord du réservoir de Changjin



Soldats de la 2^{ème} Division d'Infanterie américaine, hiver 1950-1951



THE MIDDLESEX 1ST BATTALION starts across the Ch'ongch'on River at Sinanju.

Bibliographie

Auteur	Intitulé de l'ouvrage	Editeur	Date	Pages
Major Daniel P. BOLGER	Scenes from an Unfinished War : Low-Intensity Conflict in KOREA, 1966-1969	Leavenworth Papers N°19	1991	163
Marguerite HIGGINS	Guerre en Corée	Berger-Levrault	1951	222
Roy APPLEMAN E.	South to the NAKTONG, north to the YALU	Center of Military History, United States Army	1992	813
Billy C. MOSSMAN	Ebb and flow, November 1950 - July 1951	Center of Military History, United States Army	1990	551
Major P. DEVINE	La belle alliance : lessons for coalition warfare from the Korean War, 1950-1953	Staff College, Camberley (UK)	1993	19
Etat-Major du général MONCLAR	Rapport sur (le bataillon français dans) la guerre de Corée 1950-1951	SHAT	1952	507 p et 25 cartes
Officier du French Batt	La campagne de Corée, Considérations d'un officier du bataillon français de l'ONU.	Revue Militaire d'Information N° 179 et 180	Août et septembre 1951	10
Chef d'Escadrons MICHELET	Quelques enseignements de la campagne de Corée	Revue Militaire d'Information N° 210	Mars 1953	8
Lt Col Le MIRE	L'assaut de crève coeur	Aux carrefours du monde	Février 1955	183
Amiral Barjot	Histoire de la guerre aéronavale	Flammarion	1961	433
Curtis A. Utz	Assault from the sea : The amphibious landing at Inchon	Naval Historical center	1994	50
Karl Von Clausewitz	De la guerre	Editions de minuit	(1834) 1955	745
Capitaine R. Curtet	L'infanterie américaine et chinoise en Corée	Ecole supérieure de guerre	1962	44
Dongxiao Yue	China's role in the Korean War	University of Minnesota		6
William Manchester	Mac Arthur, un César américain (1880-1964)	Laffont	1982	618
Douglas Mac Arthur	Mémoires	Presses de la Cité	1965	309



EIGHTH ARMY TROOPS WITHDRAWING SOUTH *from Sunch'on toward P'yongyang.*



ON THE BANKS OF THE YALU, *two soldiers look across the valley into the mountains of Manchuria.*